

LES DEUX MARIA PADILLA



EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE SEPTEMBRE

Pierre le Cruel, roi de Castille, qu'il ne faut pas confondre avec son contemporain, Pierre le Justicier ou le Cruel, roi de Portugal, avait demandé la main de Blanche de Bourbon, fille de Pierre, duc de Bourbon; sa demande avait été accordée et la jeune princesse se mit en route pour l'Espagne. Les voyages, à cette époque, étaient longs et pénibles, et pendant que Blanche franchissait les provinces méridionales, traversait les monts et s'acheminait vers la Castille, son futur époux vit une jeune fille, demoiselle d'honneur de la duchesse d'Albuquerque, nommée *Maria de Padilla*, et en devint éperdument amoureux. La malheureuse Blanche arriva, pleine de confiance, dans cette cour où régnait sa rivale; son mariage fut béni solennellement, mais trois jours après Pierre chassa tous les serviteurs qu'elle avait amenés de France et la jeta dans une dure prison, à Talavera-de-la-Reyna.

Une ligue redoutable se forma en Castille et voulut forcer le souverain à rétablir la jeune reine dans ses droits. Il s'y refusa et triompha, l'épée à la main, des confédérés. Le sang coula de tous côtés; les princes de la famille royale, les grands de Castille, montaient tour à tour sur l'échafaud; *Maria de Padilla* présidait à ces forfaits, mais Blanche captive, abandonnée, l'importunait encore. Elle la fit reléguer dans la citadelle de Xérès, sous la garde d'un homme dévoué à la favorite, et Blanche de Bourbon périt par le poison ou la strangulation en 1361. Pierre, devenu libre, épousa en secret *Maria de Padilla*; mais ses crimes avaient comblé la mesure, et l'indignation publique, comprimée par le tyran, se réveilla tout entière. Charles V, roi de France, époux de la sœur de Blanche de Bourbon, répondit aux cris des malheureux Castillans qui, de toutes parts, demandaient à être délivrés du fléau qui pesait sur eux.

Bertrand Duguesclin, à la tête des grandes Compagnies, entra en Castille, et à la vue des Français le pays entier se souleva et choisit pour chef Henri de Transtamare, frère de Pierre le Cruel. En moins de vingt-cinq jours, le bon connétable fut maître de la moitié du royaume; Henri fut couronné roi de Castille. Mais la fortune changea soudain : les Anglais,

maîtres de la Guyenne, secoururent le roi détrôné; la rencontre eut lieu à Navarette, contre l'avis de Duguesclin; elle fut au désavantage des Français : Pierre remonta sur le trône par une révolution plus rapide que celle qui l'en avait renversé.

Les supplices recommencèrent, et sur ces entre-faites, *Maria de Padilla*, première cause de cette guerre sanglante et de ces flots de sang versé, mourut à la fleur de l'âge; Pierre la pleura amèrement, et, après avoir déclaré qu'il l'avait épousée, il fit porter ses restes dans le tombeau des rois de Castille. La guerre contre Henri de Transtamare recommença bientôt. Les deux frères se rencontrèrent à six lieues de Tolède, le 14 mars 1369; Pierre fut vaincu et ramené prisonnier devant Henri; il engagea avec lui une lutte fratricide, semblable à celle d'Étœble et de Polynice, et dont Henri sortit vainqueur. La mort de Pierre pacifia la Castille, et les filles issues de son mariage avec *Maria de Padilla* s'allièrent à des princes de la maison d'Angleterre.

L'histoire tragique de Blanche de Bourbon et celle de *Maria de Padilla*, si belle, si charmante, si puissante sur le cœur d'airain du Néron de la Castille, ont été portées plusieurs fois au théâtre; Ancelot a traité ce sujet, et sa tragédie, *Maria de Padilla*, a eu un véritable succès.

Maria Pacheco, femme de Juan de Padilla, a laissé un nom pur de toute souillure et ennobli par des vertus héroïques. Charles-Quint venait de monter sur le trône d'Espagne et il avait demandé aux Cortès des subsides importants. Les Espagnols étaient mécontents et inquiets en voyant leur jeune souverain, toujours entouré des Flamands, ses compatriotes; ceux-ci occupaient les principaux emplois de l'État, ils amassaient entre leurs mains et l'argent et les dignités, mais une liberté restait, celle que d'anciennes lois confiaient aux Cortès : le refus des subsides. Les Cortès en usèrent, et, avec une inébranlable fermeté, ils refusèrent d'accorder les secours en numéraire qui leur étaient demandés. La ville de Tolède se signala dans ce mouvement, et à sa tête se plaça Juan de Padilla, fils aîné du commandeur de Castille. D'après le témoignage de tous les historiens,

sa femme, digne par son caractère des siècles les plus énergiques de Rome, le soutenait dans cette lutte en faveur des immunités espagnoles, et pendant que Charles était parti pour l'Allemagne, où l'attendait la couronne impériale, une lutte s'engagea entre les mécontents, commandés par Padilla, et les régents du royaume.

Padilla remporta plusieurs victoires qui exaltèrent les prétentions des villes. Elles publièrent un manifeste qui menaçait autant les droits de la noblesse que ceux de la royauté. Les nobles, effrayés, renforcèrent les bannières royales et opposèrent aux villes des forces imposantes. Les confédérés, ayant toujours Padilla à leur tête, furent défait à Villalar et le malheureux chef tomba, avec plusieurs de ses compagnons, au pouvoir des royalistes. Le lendemain, il périt par la main du bourreau (1522). Sa femme, à qui, selon son expression, il avait légué son âme, recueillit, comme un précieux héritage, ses desseins en faveur de la liberté des communes. Elle anima les citoyens de Tolède, elle s'empara avec eux de l'Alcazar, et quoique bloqués par plusieurs divisions de l'armée royale, ils se défendirent avec le courage du désespoir. Elle les soutenait par sa fermeté, son exemple et ses paroles. Privés de vivres, de munitions et de secours, ils se précipitaient dans le camp des assiégeants avec une intrépidité aveugle; enfin, après avoir perdu, dans une sortie moins heureuse, jusqu'à seize cents combattants, ils furent forcés de capituler. Charles, sollicité par le clergé, accorda l'amnistie à tous les Tolédans; seule, dona Maria, soit qu'elle ne voulût point de grâce, soit que le supplice de son mari l'eût rendue implacable, soutint dans l'Alcazar un nouveau siège de trois mois. Après plusieurs assauts inutiles, les royalistes ayant enfin forcé sa retraite, elle leur disputa le terrain pouce à pouce, et ne prit la fuite que lorsque tout espoir de résistance fut perdu. Elle se sauva avec son jeune fils, tous deux

déguisés en paysans de l'Estramadure, vers le Portugal, et, ce qui est triste à dire, elle y mourut, dit-on, de misère.

Nous citons la dernière lettre que don Juan de Padilla écrivit à sa fidèle compagne; elle est bien dans le génie espagnol et il semble que Corneille s'en soit inspiré avant que de tracer les discours du Cid à Chimène.

« Madame,

» Si vos peines ne m'affligeaient pas plus que ma
» mort, je me trouverais parfaitement heureux. Il
» faut cesser de vivre, c'est une nécessité commune à
» tous les hommes; mais je regarde comme une fa-
» veur distinguée du Tout-Puissant une mort comme
» la mienne, qui ne peut manquer de lui plaire,
» quoiqu'elle paraisse déplorable aux hommes. Il me
» faudrait plus de temps que je n'en ai pour vous
» écrire des choses qui pussent vous consoler : mes
» ennemis ne me l'accorderaient pas, et je ne veux
» pas différer de mériter la couronne que j'espère.
» Pleurez la perte que vous faites, mais ne pleurez pas
» ma mort; elle est trop honorable pour exciter des
» regrets. Je vous lègue mon âme : c'est le seul bien
» qui me reste, et vous la recevrez comme la chose
» que vous estimez le plus dans ce monde. Je n'écris
» pas à mon père : je n'ose le faire, car quoique je me
» sois montré digne d'être son fils en sacrifiant ma
» vie, je n'ai pas hérité de sa bonne fortune. Je n'a-
» jouterai rien de plus; je ne veux pas fatiguer la
» patience du bourreau qui m'attend, ni me faire
» soupçonner d'allonger ma lettre pour prolonger ma
» vie. Mon domestique Solza, témoin oculaire de
» tout, et à qui j'ai confié mes plus secrètes pensées,
» vous dira tout ce que je ne peux vous écrire. C'est
» dans ces sentiments que j'attends le coup qui va
» vous affliger et me délivrer. »

Martinez de la Rosa, ancien ministre espagnol, a composé une tragédie intitulée : *la Veuve de Padilla*.

BIBLIOGRAPHIE

LA FEMME DU MONDE

SELON L'ÉVANGILE

Conseils à ma fille et à ma petite-fille.

Par M^{me} *** (1).

Ceci est un livre grave, et qui rappelle un peu par sa forme didactique et nourrie des saintes Écritures, le *Guide du Chrétien*, publié jadis par le malheureux Lamennais, et qui est demeuré un de ses meilleurs ou-

vrages. Mais de ce qu'un livre est grave, s'ensuit-il nécessairement qu'il est ennuyeux? Non, et nos lectrices le savent, elles qui, toujours, ont accepté avec tant de bienveillance les recommandations que nous leur avons faites de livres plus sérieux que celui-ci. Aussi espérons-nous qu'elles feront le même accueil à un écrit qui a reçu des approbations flatteuses et motivées, et qui se recommande par le sujet qu'il traite et par la manière dont ce sujet est envisagé.

Madame Louise de France disait autrefois : — Je ne sache pas qu'il y ait un Évangile à part pour les enfants de rois! — Ni pour les mondains, pourrait-on ajouter : n'ont qu'une même règle régit l'univers; le pauvre et le riche n'ont qu'une même voie pour aller au ciel; ni l'un ni l'autre ne peuvent, sous prétexte de leur position, transiger avec le vice, ni prendre des accommo-

(1) Paris, chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères. Un joli volume, prix 1 fr. 50.

dements avec la vertu. Et pourtant le monde, au milieu duquel tant de personnes sont obligées de vivre, est en opposition directe avec la loi de Jésus-Christ. Que faire? Suivre ses maximes les yeux fermés? Oh! non, sans doute, le risque est trop grand; opérer une transaction? adopter de la religion les pratiques extérieures, mais ne pas permettre qu'elles exercent leur influence sur nos passions, ni qu'elles nous rivent plus étroitement au devoir, ni qu'elles nous défendent un plaisir, ou nous ordonnent un travail? C'est le parti qu'ont pris quelques femmes, qu'on voit au bal et à l'église, prenant de la religion ce qui fait honneur et plaisir, mais se refusant à ses lois sévères, sous prétexte de *santé* et d'exigence de *position*.

Ce sont là les travers que madame de *** a voulu combattre, en montrant qu'on peut vivre dans le monde, et pratiquer les lois de l'Evangile, mais que pour cela, comme pour toute chose bonne, il faut une ferme volonté. Volonté contre soi-même, volonté contre les autres, contre l'entraînement, contre l'exemple, contre les discours! Le livre dont nous vous entretenons marque, avec infiniment de tact et de mesure, la limite entre ce que l'on peut accorder au monde et ce que l'on doit lui refuser; les devoirs d'une femme, d'une épouse, d'une mère, y sont tracés avec force et aussi avec charme; une jeune femme comprendra, en lisant ces belles pages, que le bonheur ne peut exister sans la paix de la conscience, et que les affections les plus ardentes n'ont guère de durée si elles ne sont basées sur l'estime et sur une intime confiance.

Il est difficile de faire des extraits d'un livre dont toutes les pensées sont fortement enchaînées. C'est rompre le fil de perles. Aussi, nous bornerons-nous à recommander fortement l'ouvrage excellent de madame de *** aux mères de famille, et même aux jeunes filles distinguées qui ont le vrai désir de s'éclairer, de s'instruire et d'avancer dans la plus grande des sciences: — la connaissance du monde et de soi-même. Je crois qu'elles nous sauront gré de leur avoir indiqué un livre aussi agréable que solide.

M. B.

LAGRYMAS

OU

UN ANGE SUR LA TERRE

Scènes de mœurs contemporaines

Par FERNAN CABALLERO (1).

Traduit de l'espagnol par Alphonse Marchais.

Un problème littéraire préoccupe depuis quelques années l'Espagne. On a vu paraître, dans les feuilles quotidiennes, une série de romans destinés à peindre les mœurs espagnoles. L'auteur disait lui-même: « Nous avons voulu esquisser la vie intime du peuple, dans

la haute et la basse classe, peindre son langage, ses croyances, ses traditions et ses légendes. Ce que nous avons voulu, avant tout, c'est retracer, d'après nature et avec la plus scrupuleuse exactitude, les objets et les personnages mis en scène. Aussi, cherchera-t-on vainement, dans nos acteurs, des héros accomplis ou des scélérats consommés, comme on en trouve dans les romans de chevalerie ou dans les mélodrames.

» Notre ambition a été de donner une idée aussi vraie que possible de l'Espagne et des Espagnols. Nous avons tenté de dissiper ces monstrueuses préventions, transmises et conservées de génération en génération, comme les momies d'Égypte. Il nous a semblé que le meilleur moyen d'atteindre ce but était de remplacer, par des tableaux tracés avec une plume espagnole, les esquisses mensongères nées sous la plume des étrangers. »

Ce programme a été admirablement exécuté. L'exactitude des peintures, la fraîcheur de l'imagination, la délicatesse des sentiments, tout plaisait dans les œuvres de Fernan Caballero; mais qui était-il ce Fernan Caballero? Personne ne le connaissait, lui qui semblait connaître tout ce que l'Espagne enserme, depuis les Pyrénées jusqu'au détroit de Gibraltar; qui était-il, cet inconnu qui semblait avoir vécu à la cour et aux champs, avec le petit bourgeois comme avec le pâtre à demi-sauvage qui conduit son troupeau dans les montagnes? Après avoir longtemps discuté, on en vint à se demander si l'inconnu n'était pas une *inconnue*, car bien que la touche vigoureuse du style et des caractères fût d'un homme, une main féminine seule avait pu tracer tant de contours délicats, tant de charmants portraits de jeunes filles, et parfumer toutes ces pages d'une piété si candide et si pure. Le secret vient d'être révélé, et la reine Isabelle a demandé des livres pour l'infante à *donna de Arvoni*. C'est à l'alcázar de Séville que l'aimable et célèbre auteur s'occupe de ce nouveau travail.

Cette série de romans, dont *Lagrymas* est le plus récent, peut être mise entre toutes les mains, car à l'intérêt vif et palpitant des drames, s'attache toujours une morale touchante, et les sentiments les plus nobles et les plus purs s'y développent comme dans une atmosphère qui leur est propre. « On permet aux jeunes filles la lecture des romans de Walter Scott, a dit un critique distingué, on leur conseillera celle des romans de Caballero. » Dans *Lagrymas*, l'auteur a peint une jeune fille, une délicate fleur des tropiques, transplantée en Europe, modeste violette dont le doux parfum s'exhale encore, quoiqu'on la foule aux pieds. *Lagrymas*, vouée aux larmes, comme le dit son nom, a perdu sa mère; un père, enrichi grossier, la rudoie parce qu'elle est douce et faible, il lui ôte tous les objets de son affection; plus tard, elle est trahie par son amie et par son fiancé, et elle meurt, en leur pardonnant, les lèvres sur la croix. Telle est cette simple histoire, où respire la vie du christianisme et qu'animent les tableaux les plus variés de l'existence du peuple espagnol. Sur la palette de Caballero sont réunies les nuances les plus diverses : le rire, les chansons et les habitudes du peuple, l'esprit caressant, les onduleux caprices de la grande dame, la noble ingénuité d'une jeune fille, l'esprit léger des jeunes gens; tout vit sous ce brillant pinceau, brillant et sans tache!

Nous croyons que les personnes qui lisent des ro-

(1) Paris, chez E. Maillot, libraire-éditeur, 15, rue Tronchet, près de la Madeleine. Prix du volume, 1 fr.

mans nous sauront gré de leur faire connaître les œuvres distinguées de Caballero; il est rare de rencontrer, dans des ouvrages d'imagination, autant de qualités de cœur et d'esprit, le vif intérêt du drame joint à la beauté de la morale évangélique.

NOUVELLES HISTOIRES

PAR EUGÈNE DE MARGERIE.

— 66 —

Qu'est-ce qui n'a pas de par le monde un petit protégé, un orphelin dont la jolie figure intéresse, une filleule, l'enfant de quelque ancien serviteur, un petit enfant pauvre enfin pour qui l'on se sent un faible, ou envers qui on a contracté un devoir? Tant qu'il n'a pas atteint l'âge et les dents de sagesse, on lui donne des bonbons et des jouets; plus tard, on veut récompenser ses progrès dans le grand art de la lecture en lui octroyant un livre, oui, mais lequel? C'est parfois un choix embarrassant. On veut un livre qui puisse être utile aux parents aussi bien qu'à l'enfant, un livre qu'on puisse lire à vingt ans aussi bien qu'à huit, et qui ne donne que des idées justes, vraies et bonnes. On ne formerait pas une grande bibliothèque des livres qui conviennent aux ouvriers; il est difficile d'écrire pour eux, comme il est difficile d'écrire pour l'enfance, car il faut autant de droiture que de tact, autant de connaissance des hommes afin de leur être utile, que de simplicité dans la forme, afin d'en être compris. M. de Margerie, vient d'ajouter un nouveau volume à ceux que quelques hommes distingués ont écrit pour la classe pauvre et laborieuse. Il s'adresse à elle en ami; il lui raconte de simples histoires, amusantes et concises, et d'une moralité qui frappe l'esprit sans qu'il soit besoin de sermon, ni de périphrases. Ce petit volume, destiné à faire un grand bien, œuvre modeste d'un esprit aussi noble que cultivé, a été écrit en vue des pauvres; mais les riches aussi le liraient avec plaisir et profit (1). M. B.

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

Traduites de saint Bonaventure

PAR M. LEMAIRE-ESMANGARD (2).

— 67 —

Ce livre n'est pas nouveau; depuis six siècles il fait le bien; depuis six siècles il a été lu, savouré par les âmes pieuses; il n'est pas une de ses pages qui n'ait fait répandre de saintes larmes, qui n'ait fait germer dans des cœurs l'amour de la vertu; saint François de Sales le recommandait à sa Philothée comme un des meilleurs écrits qu'aient inspirés les souffrances

(1) Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères. Un volume, 60 centimes. On fait des conditions avantageuses aux personnes qui prennent plusieurs exemplaires.

(2) Un beau volume in-12, chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. Prix : 2 fr. 50.

du Sauveur, et quoiqu'il soit vieux d'années, il n'a rien perdu de sa fraîcheur première. L'âme ne vieillit pas. Lorsqu'on achève de lire ces *Méditations*, on se sent tout pénétré d'un parfum suave et délicieux. On se figure éprouver presque ce qu'éprouvait celui qui écrivait ces pages dignes d'une plume séraphique. On voit le cœur d'un grand saint s'épanouir, se dilater, s'élever, en contemplant les œuvres du Sauveur. Il vous fait assister vous-même aux discours de Jésus-Christ, à ses miracles, à ses souffrances, par la vie dont il sait animer ses paroles, et les magnifiques tableaux qu'il déroule à vos yeux. C'est l'œuvre d'un homme de génie, mais d'un génie inspiré au pied de la croix, et qui rappelle ces admirables toiles de l'école de l'Ombrie, dont les peintres n'approchaient le pinceau qu'après avoir longtemps prié devant leur crucifix; artistes angéliques qui n'osaient peindre qu'à genoux les divines figures du Christ et de sa Mère!

Nous recommandons ce livre, peu connu de nos jours, quoiqu'on l'ait traduit plusieurs fois, aux personnes pieuses, qui cherchent tout ensemble la solide doctrine, l'unction du cœur et la beauté de la forme. Elles y reviendront après l'avoir lu, car c'est un de ces rares ouvrages qui deviennent le pain quotidien de l'âme, et qui sont, comme l'*Imitation*, un ami fidèle aux jours de bonheur ou de malheur.

M. B.

LES SIONNNIENNES

POÉSIES

PAR M. MAURY.

— 68 —

C'est avec plaisir et presque avec bonheur que nous annonçons à nos lectrices un ouvrage de poésies religieuses (*les Sionnniennes*), qui vient de paraître à la librairie de M. Douniol, rue de Tournon.

Il existe en effet, dans la poésie de M. Maury, l'auréole dans un grand nombre de concours littéraires, un cachet qui n'appartient qu'à lui. D'une main il se rattache aux brillants poètes des derniers temps, et de l'autre à cette grande école classique qui a immortalisé le siècle de Louis XIV.

Vous n'y rencontrez aucune de ces expressions de mauvais goût qui semblent dénoter aujourd'hui une certaine décadence dans notre belle littérature. On reconnaît sans peine que l'auteur s'est nourri de tout ce que l'antiquité, de tout ce que les temps modernes ont produit de plus remarquable, de plus réellement beau. Lisez cette œuvre avec une attention sérieuse, et vous resterez bientôt convaincues qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'appréciation que nous en faisons.

Le livre de M. Maury est comme un parler où s'épanouissent à profusion les fleurs les plus éblouissantes et les plus suaves. Il sera, pour celles dont le goût est resté pur ou ne s'est point affadi au contact des productions frivoles de l'époque, et c'est le plus grand nombre, une bonne fortune à laquelle elles nous sauront gré de les avoir fait participer. Signalons d'ailleurs quelques-unes des pièces qui peuvent le plus les intéresser. C'est d'abord la *Croix*,

où l'on peut lire de bien touchantes strophes. En voici quelques-unes :

« Tu nais, la croix bénit, tu meurs, elle console.
» Elle enseigne la vie, elle enseigne la mort,
» Et par delà le Temps, infatigable boussole,
» Indique le céleste port.

» Pèlerin fatigué, quand ta course s'achève,
» C'est l'étoile du soir, dont la sérénité
» Annonce les splendeurs de l'aube qui se lève
» Dans le ciel de l'éternité. »

Isaïe (ou les Ruines) renferme des passages d'une beauté biblique. L'auteur y représente le Prophète annonçant aux grands empires, aux plus puissantes cités, les malédictions célestes, et leur anéantissement sous les coups des vengeances divines.

« Isaïe apparaît sur les temps qu'il domine ;
» Pâle, dans l'avenir que son œil illumine ,
» Il regarde passer les générations ;
» Et de l'iniquité quand la vague insultante
» Monte, il lance d'en haut la menace éclatante
» A la tête des nations.

» Babylone, en ton sein s'agitent un peuple immense,
» Tremble ! déjà pour toi la ruine commence.....
..... »

Vient ensuite le *Poète chrétien* qui, après avoir chanté magnifiquement les gloires de la religion, a semblé oublier ensuite sa noble mission. L'auteur s'écrie à ce sujet :

« Tout doit tendre à son but : la fleur s'ouvre en corbeille
» Qui, pleine de parfum, le prodigue à l'abeille ;
» L'arbre étale les fruits qu'il donne en se penchant ;
» La feuille abrite au nid la tourterelle blanche ;
» Et toi tu n'aurais plus de chant !

» Mais le siècle ! dis-tu ; — qu'importe ? Les prophètes
» Allaient frapper l'impie au milieu de ses fêtes.
» La foudre éclate à l'heure où l'ivresse s'endort.
» Quand l'Hébreu s'abandonne à d'impures idoles,
» Son guide, étincelant d'éclairs et d'auréoles,
» L'arrache aux autels du veau d'or. »

Celles de nos lectrices qui auront entre leurs mains l'ouvrage de M. Maury, en parcourront avec une satisfaction égale et souvent supérieure toutes les pages, empreintes de pureté, de fraîcheur et de verve, qualités qui se trouvent si rarement réunies.

MADemoisELLE DE LAPRADE

I

Après quatre ans passés loin du pays natal, j'eus la joie inexprimable de retourner à Valence pour embrasser ceux de mes parents qui habitaient encore cette ville, et mon cœur se dilatait à la pensée de revoir Ernestine de Laprade, mon amie d'enfance, avec laquelle j'avais continué à échanger quelques lettres affectueuses.

Je me fis accompagner chez madame de Laprade par une femme de chambre, chargée de venir me reprendre quelques heures plus tard. Cette dame était absente, mais je trouvai sa fille au salon, en nombreuse compagnie. A peine m'avait-on annoncée qu'Ernestine vint à moi les bras ouverts, m'embrassant avec effusion, et me tenant serrée sur sa poitrine sans prononcer un seul mot.

« Pardon, mesdames, dit-elle enfin en se tournant vers les personnes réunies dans le salon, mais il y a quatre ans que je n'avais revu Amélie, et je l'aime tant !... Ma chère tante, ajouta-t-elle en s'adressant à une jeune dame mise très-élégamment, c'est cette amie dont je vous ai si souvent parlé. »

Elle me fit asseoir auprès d'elle et m'adressa mille questions sans me donner le temps d'y répondre.

« As-tu définitivement quitté ta pension ? c'est bien heureux, ma foi ! à seize ans il est grand temps d'aller dans le monde ; que vas-tu faire, maintenant ?

es-tu devenue bonne musicienne ? Mon Dieu ! que je suis heureuse de te revoir ! »

Pendant qu'elle parlait, je l'examinais avec surprise ! elle n'avait pas grandi de deux lignes depuis notre séparation, ses bras seuls s'étaient allongés ; sa taille, jadis droite et flexible comme la tige d'un beau lis, s'était déviée, sa poitrine était enfoncée, ses épaules protubérantes, ses membres grêles et chétifs. Ernestine lut dans mes regards combien je la trouvais changée à son désavantage, impression que je ne dissimulai pas assez, sans doute ; sa physionomie s'assombrit, mais ce fut l'affaire d'une minute, et prenant un air finement railleur :

« Achevez votre histoire, dit-elle à un grand garçon que je n'avais point encore remarqué ; vous étiez donc au mariage d'Alphonsine, et elle était bien laide en toilette de noce ?

— Plus encore qu'à l'ordinaire, et ce n'est pas peu dire, répondit le grand garçon. Pour se décider à l'épouser, il faut que le pauvre Beausel ait perdu l'esprit.

— Oh ! je l'en défie, répondit vivement Ernestine. »

Tout le monde rit aux éclats.

« C'est juste, dit le grand garçon, on ne peut perdre que ce qu'on a. Une curiosité de cette noce, c'était la mine étrange de mademoiselle de Saint-Félix, qui avait depuis longtemps des prétentions sur

le cœur de M. de Beausel, et qui devenait, par ce mariage, la tante de son ancien futur.

— J'ai rencontré quelque part cette demoiselle de Saint-Félix, dit une des dames présentes, n'est-ce pas une petite personne portant de longs cheveux bouclés ?

— Qui ne lui appartiennent point, dit le grand garçon.

— Pure calomnie, dit gravement Ernestine, mademoiselle de Saint-Félix paye exactement ses fournisseurs, et ses cheveux sont bien à elle.

— Charmant ! riposta le conteur, que je commençais à prendre en grippe, fort peu édifiée du ton de cette conversation, à laquelle je n'avais garde de prendre part. »

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec grand bruit, et une belle jeune fille de quatorze à quinze ans vint se jeter dans mes bras. C'était Elisa, la sœur cadette d'Ernestine, que j'avais connue enfant chez madame Thomasset. Elle avait beaucoup embelli, et, par sa taille haute, bien prise, son frais visage et son air de santé, elle formait un parfait contraste avec sa pauvre sœur.

« Comme te voilà grande, Amélie, dit-elle étourdimement, tu dépasses ma sœur de toute la tête.

— Mon Dieu ! Elisa, dit Ernestine d'une voix aigre-douce, n'allez-vous pas étouffer Amélie pour lui prouver votre affection ?

— C'est que j'ai bien du plaisir à la revoir, répondit la jeune fille.

— Ce n'est pas une raison pour vous présenter ainsi tout échevelée, et avec votre robe du matin ?

— Le désordre de sa toilette ne l'empêche pas d'être bien jolie, dis-je à Ernestine. »

Celle-ci me regarda très-froidement, et, s'adressant à sa jeune sœur :

« Allez vous habiller, lui dit-elle d'un ton impérieux, et que maman ne vous retrouve pas ainsi à son retour. »

Puis se dirigeant vers son piano :

« Tu devrais nous chanter quelque chose, Amélie, me dit-elle, ces dames t'entendraient avec plaisir.

— Tu sais bien que je n'ai pas de voix, lui répondis-je, un peu étonnée de sa proposition.

— Bah ! je croyais qu'elle était venue ; on opère tant de miracles dans ta pension de Grenoble. Mais du moins tu es poète ; je me rappelle certaine chanson qui promettait beaucoup ; puis la dernière lettre que tu m'as écrite, pleine de descriptions et de belles phrases, de clairs de lune et de levers du soleil, du d'Arincourt tout pur, ma chère tante.

— Vraiment, dit le grand monsieur avec son méchant sourire, pourrait-on lire ce poème en prose ?

— Si vous êtes bien sage, je vous en régèlerai quelque jour. »

Toute simple que j'étais, il me fut facile de voir qu'Ernestine se moquait de moi ; mais d'où venait ce changement ? se vengeait-elle de quelque tort involontaire que j'aurais eu à son égard ? J'avais beau repasser dans mon esprit tout ce que j'avais fait depuis un quart d'heure, je ne voyais pas comment j'avais pu l'offenser ; je voulais sortir et je n'osais point, je tournais mes bracelets autour de mes bras pour me donner une contenance, et je me gardais bien de parler, de peur d'éclater en sanglots.

La conversation prit un autre tour, mais elle ne

devint ni plus intéressante ni plus charitable. On parla bal et spectacle, on passa en revue toutes les personnes de connaissance. Ernestine faisait briller son esprit mordant ; ses épigrammes emportaient la pièce, et l'on riait de ses saillies, on applaudissait à ses bons mots. J'étais confondue : cette seule visite dans une maison, que je savais respectable, bouleversait toutes les idées de modestie et de bienveillance qu'on cherchait à nous inspirer à la pension.

« Si c'est ainsi que l'on cause dans le monde, j'aime mieux n'y paraître jamais, me disais-je intérieurement. »

Enfin le grand monsieur prit son chapeau, salua et sortit.

« Quelle langue de vipère ! dit une des personnes présentes.

— Oui, mais cette vipère siffle à propos, répondit mademoiselle de Laprade ; on n'en peut pas dire autant de beaucoup de serpents de ma connaissance. »

Les deux dames se retirèrent à leur tour ; c'étaient des amies de la jeune tante, qui se leva pour les accompagner.

Je demeurai seule avec Ernestine.

« Tu ne dis rien, me dit-elle en me prenant la main... Mais que vois-je ! des larmes dans tes yeux ! qu'as-tu donc, ma chérie ?... Ah ! je comprends, je t'ai fait de la peine, à toi que j'aime de tout mon cœur ! Aussi pourquoi t'avisas-tu de flatter cette petite sotte d'Elisa, qui n'en a pas besoin pour être vaniteuse, je t'assure. Pardonne, Amélie, j'ai eu tort, je le sens, mais si tu savais combien je suis malheureuse ! »

Et, cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à fondre en larmes.

« Toi, malheureuse ! lui dis-je, et tu passes ta vie à rire et à railler !

— Oui, je ris pour cacher mes souffrances, je mords pour émusser l'aiguillon de la moquerie toujours prêt à me piquer au visage ; tu m'as trouvée bien méchante peut-être ; mais, grâce à ma malice, je fais peur aux plus superbes, tout le monde me ménage, et l'on me craint du moins, si l'on ne m'aime pas, ajouta-t-elle avec une sauvage énergie.

— Triste plaisir, ma chère, que je trouve indigne de ton esprit supérieur.

— C'est que tu ne connais pas le monde, Amélie. J'entends ma tante dans le vestibule ; viens dans ma chambre, je t'en conjure, là je pourrai t'ouvrir mon cœur. »

Elle me prit par le bras et m'entraîna dans son appartement, deux petites pièces charmantes, meublées avec tant de luxe et de recherche que mes yeux de pensionnaire en furent éblouis.

« Tu es logée comme une reine, lui dis-je pour faire diversion à ses tristes pensées, tes parents sont très-bons pour toi.

— Ils me doivent bien quelques dédommagements, répondit-elle d'un air sombre.

— Mais, pour l'amour du ciel, de quoi te plains-tu donc ?

— Eh ! ne le vois-tu pas ? dit-elle en éclatant en sanglots ; compare ce que j'étais avec ce que je suis devenue, et comprends tout ce que je souffre !

— Allons, calme-toi, lui dis-je en l'embrassant, tu es toujours charmante à mes yeux, je t'assure.

— Non, non, pas plus aux tiens qu'à ceux des au-

tres; il faudrait que je fusse aveugle pour ne pas m'en apercevoir!... »

Elle se plaça devant la glace, et, couvrant presque aussitôt son visage de ses mains :

« Aurais-tu pu le croire, il y a quatre ans ? dit-elle.

— Comment cela est-il arrivé ? lui dis-je en baissant la voix.

— Peu à peu, sans qu'on s'en doutât d'abord, pas même ma pauvre mère, qui a de grands reproches à se faire à ce sujet.

— Tu es injuste, Ernestine, ta mère si tendre et si dévouée....

— Oh ! je n'accuse pas sa tendresse, dit-elle, mais son aveuglement ; je n'avais pas six ans qu'elle me serrait déjà dans mon corset pour me rendre la taille fine ; et les médecins ont déclaré que de là venait tout le mal.

— Est-il possible, ma chère ? Et toi, qui te prêtas de si bonne grâce à te laisser emprisonner de la sorte !

— C'est que j'étais une enfant sans expérience, et j'avais tant de plaisir à me voir belle et admirée !... J'avais quatorze ans à peine lorsque le départ de madame Thomasset me rendit à ma famille ; cependant, dès que l'hiver fut venu, je fus invitée à une soirée dansante. Ma mère me trouvait trop jeune encore pour me conduire dans le monde ; mais je la priai tant, quelle se laissa gagner par mes instances. On me mit une robe de tulle blanc, on me plaça une rose dans les cheveux, et je fus trouvée si jolie dans cette simple toilette que maman se fit un plaisir de me mener à toutes les fêtes. As-tu été quelquefois au bal, Amélie ?

— Jamais, ma chère.

— Eh bien, imagine-toi de beaux salons éblouissants de lumières, des fleurs partout, une musique délicieuse, des jeunes gens empressés, faisant tous leurs efforts pour paraître aimables, des femmes en robes légères avec des diamants sur le front et le sourire sur les lèvres. Celles qui sont laides ou mal tournées ont ordinairement de la peine à trouver des danseurs, mais moi, je n'avais qu'à me montrer pour qu'ils accourussent ; à peine étions-nous arrivées que je me voyais entourée d'une foule de cavaliers sollicitant l'honneur d'une contredanse. Cela dura tout l'hiver ; vers la fin de la saison, maman crut remarquer que j'avais une épaule plus grosse que l'autre, elle m'examina longtemps avec inquiétude, mit un peu d'ouate à mon corset du côté qui lui paraissait le plus creux ; je ne fis pas beaucoup d'attention à cette circonstance, on m'avait répété si souvent que j'étais faite au tour que je ne conçus pas alors la moindre crainte ; mais cette légère déviation, presque imperceptible d'abord, augmenta peu à peu, et lorsque je reconnus enfin mon malheur, j'en ressentis un profond chagrin. Je me flattais encore néanmoins de pouvoir, à force d'industrie, cacher à tous les yeux le triste changement qui s'était opéré dans ma taille, tous mes soins y furent employés ; je m'efforçai même de dissimuler ma mauvaise humeur pour dérouter le soupçon. Quand l'hiver fut venu, je retournai dans le monde le cœur rongé de dépit, mais le sourire sur les lèvres ; tu ne peux pas te faire l'idée d'un pareil martyre. Je remarquai que les danseurs devenaient de plus en plus rares pour moi ; les jeunes filles, au contraire, semblaient me

rechercher davantage, mais il y avait de la pitié dans leurs regards.

Un soir que je n'avais pas été invitée une seule fois, depuis une heure que nous étions au bal, je vis la maîtresse de la maison s'approcher d'un petit monsieur et lui parler à demi-voix ; le jeune homme prit un air résigné, et, m'abordant aussitôt, il m'engagea pour la prochaine contredanse.

— Je vous remercie beaucoup, lui dis-je sèchement, mais je me trouve indisposée ce soir, et c'est pour cela que je ne danse point.

Il me fit un grand salut et se retira sans insister davantage. J'eus beaucoup de peine à retenir mes larmes ; il me semblait que c'était un affront public que je venais de recevoir. Je priai ma mère de m'emmener ; nous nous retirâmes en effet, et, comme nous passions devant une grosse dame qui avait trois filles à marier, je l'entendis dire à ses voisines, en me désignant du regard :

« Quel dommage qu'elle soit bossue ! »

Je sortis la rage dans le cœur, et méditant mille projets de vengeance contre celle qui, la première, avait prononcé le terrible mot, ce mot que j'appelais une calomnie. Il était vrai cependant, mais je me roidissais encore contre l'évidence, je ne voulais voir dans mon épaule grosse outre mesure qu'une légère difformité, et ma pauvre mère partageait cette illusion. Plusieurs médecins furent consultés tour à tour ; les traitements furent inutiles, et maintenant je suis bossue, bossue à tout jamais, les enfants eux-mêmes s'en aperçoivent, et je voudrais mourir, Amélie, tant je me déplaïs à moi-même ! »

Elle se mit à pleurer de nouveau.

« Ecoute-moi, lui dis-je en l'embrassant, il me semble que tu t'exagères beaucoup ton malheur, et que l'orgueil joue un grand rôle dans ton chagrin. Ta tournure n'a rien de bien extraordinaire, après tout ; ta figure est encore agréable, tu as de l'esprit, des talents, de la fortune, des parents qui te chérissent ; n'est-ce donc rien que tous ces avantages qu'un grand nombre de femmes pourraient l'envier à juste titre ? Faut-il qu'un seul défaut corporel te fasse oublier tous les dons que tu as reçus du ciel, et te rende ingrate envers la Providence ? Crois-moi, ma bien-aimée, fais de nécessité vertu, résigne-toi à la volonté de Dieu, sois bonne pour tout le monde, et tu seras heureuse encore.

— Tu prêches à merveille, me dit-elle avec le ton ironique qui lui était devenu familier ; mais si ce malheur t'arrivait, combien tu changerais de pensée et de langage ! D'ailleurs, je ne suis pas dévote, moi, et j'en veux au bon Dieu d'avoir trompé tout à coup mes légitimes espérances ; que lui avais-je fait pour cela ?

— Oh ! tais-toi, je t'en supplie, lui dis-je, très-affligée de l'entendre parler de la sorte ; faibles créatures que nous sommes, comment pourrions-nous nous révolter contre Dieu ? N'est-il pas le maître en toutes choses ? Ne sait-il pas mieux que nous ce qui nous convient ? Ah ! crois-moi, chère amie, on nous le répète journellement à la pension, tout ce que Dieu fait est pour notre plus grand avantage, lors même que notre pauvre intelligence ne peut pas comprendre ses desseins. »

On frappa à la porte, c'était la femme de chambre qui venait me chercher. Nous nous embrassâmes de

nouveau pour nous dire adieu, car je devais repartir le lendemain, et je sortis triste et préoccupée de tout ce que je venais de voir et d'entendre.

Dès que je fus seule dans ma chambrette, je me jetai à genoux, priant le Seigneur de venir en aide à mon amie, de l'éclairer de son esprit, et de guérir les blessures de son âme, si l'on ne pouvait plus espérer le redressement de son corps. Je me couchai bientôt après, je rêvai toute la nuit que j'avais une grosse bosse sur le dos, ce qui m'était extrêmement désagréable; l'illusion était si complète qu'elle me réveilla en sursaut; j'allumai toutes les bougies pour m'examiner en conscience, et ce ne fut qu'après m'être regardée longtemps entre deux glaces que je parvins à me rassurer tout à fait.

II

De retour à la pension, je repris au milieu de mes chères compagnes la vie calme et laborieuse dont nous avions la douce habitude; seulement le souvenir d'Ernestine jetait quelquefois un nuage de tristesse sur mes rêves de jeune fille.

Il y avait depuis quelques mois dans la maison une charmante enfant que nous aimions avec tendresse pour sa gentillesse et son inaltérable gaieté. Alida avait treize ans à peine, elle était grande pour son âge, mais si mince et si délicate que les plus grands soins lui étaient nécessaires. Un jour qu'on l'avait appelée à la visite du médecin, elle revint auprès de nous en riant de tout son cœur.

« Vous ne devineriez jamais la maladie que vient de me trouver le docteur Méran ? nous dit-elle.

— Le ver solitaire peut-être, répondit une de nos compagnes, car tu manges comme un ogre depuis quelques jours ?

— Oh ! c'est bien plus drôle, vous n'y êtes pas. Vous saurez que je suis en train de devenir bossue, mesdemoiselles.

— Bossue ! m'écriai-je en frémissant, oh ! non, cela ne peut pas être, j'espère que cela n'est pas ! »

Alida me regarda tout étonnée.

« Et pourquoi ne pourrais-je pas être bossue tout comme une autre ? reprit-elle en pirouettant sur ses talons.

— Ne plaisante pas ainsi, ma pauvre enfant, lui dis-je.

— Voyez donc le beau malheur de ressembler à Polichinelle ? continua la petite obstinée, qui se mit à chanter à tue-tête cette vieille chanson :

« Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et tout son dos en est plus chaudement. »

— Tais-toi, lui dis-je en lui mettant la main sur la bouche, car cette insouciance gaieté me faisait mal.

— Mais est-elle étrange ? dit Alida en éclatant de rire ; et s'il me plaît d'être bossue, mademoiselle ! »

Puis s'apercevant que j'étais réellement affligée :

« Du reste, tranquillise-toi, me dit-elle, le docteur assure qu'il y a dans cette ville un certain personnage qui possède un talent particulier pour guérir les bossus, et dès demain il doit me l'amener, afin de lui faire aplâtrer la mienne avant qu'elle ne soit poussée tout à fait.

— Voyons, sois un peu raisonnable, lui dis-je en la prenant par le bras, et causons sérieusement, s'il est possible. »

Je lui fis raconter en détail tout ce que le docteur lui avait dit de ce fameux guérisseur de bosses, comme elle continuait à l'appeler.

« Mon Dieu ! s'il pouvait guérir Ernestine, pensais-je au fond de mon cœur ; mais si cet homme était un charlatan, ne ferais-je pas plus de mal que de bien à mon amie en lui donnant une espérance trompeuse ? »

Je pris la résolution de le voir d'abord à l'œuvre.

Dès le lendemain la petite Alida, qui avait bien réellement une épaule plus grosse que l'autre, comme je m'en assurai par mes yeux, fut mise entre les mains de l'orthopédiste ; on lui fit un corset et un lit à mécanique dans lequel la pauvre enfant était attachée chaque soir ; mais elle ne se plaignait point de ce supplice, et sa gaieté n'en fut pas altérée un seul instant. Au bout de quinze jours sa taille s'était un peu redressée, et, après quatre mois de ce traitement, complété par des leçons de gymnastique, par une nourriture fortifiante et par beaucoup de promenades en plein air, ses épaules étaient devenues parfaitement égales. J'avais attendu ce résultat pour écrire à Ernestine, et ce fut avec un indicible bonheur que je lui racontai la cure satisfaisante dont je venais d'être témoin.

Peu de jours après on m'appelait au parloir, et ma joie fut grande en apercevant madame de Laprade et sa fille aînée qui, toutes deux, m'embrassèrent avec effusion. Elles avaient déjà consulté l'orthopédiste, qui, sans répondre du succès, le leur faisait fortement espérer ; mais ses soins journaliers étaient absolument nécessaires pour cette guérison difficile, et madame de Laprade, ne pouvant s'éloigner pour plusieurs mois, pour plusieurs années peut-être, du reste de sa famille, voulait confier Ernestine à mademoiselle Saurel, ma maîtresse de pension.

Il devait être très-pénible à une fille de dix-neuf ans, jouissant déjà depuis longtemps des plaisirs du monde et d'une entière liberté, de redevenir petite pensionnaire, prisonnière entre les murs d'une maison d'éducation, mais elle avait un si grand désir d'être redressée qu'aucun sacrifice n'était au-dessus de son courage. Mademoiselle Saurel, au contraire, éprouvait une répugnance extrême à se charger d'une personne dont l'éducation terminée avait été si différente de celle que recevaient ses élèves, et dont le caractère altier et railleur se lisait sur le visage. Elle y consentit cependant pour rendre service à une famille respectable, mais elle imposa pour condition qu'Ernestine mettrait de côté ses habitudes de luxe et d'indépendance, et se conformerait en toute chose au règlement de la maison.

Dès que cet arrangement me fut connu, j'allai faire la leçon à mes jeunes compagnes, dont je redoutais les remarques et les sourires.

« Si vous m'aimez, leur dis-je en cherchant à les gagner par le sentiment, vous ne vous permettrez jamais la moindre plaisanterie sur mademoiselle de Laprade, qui a le malheur d'être contrefaite, et vous n'aurez même pas l'air de vous apercevoir de sa difformité.

— Nous te le promettons, me dirent-elles.

Tranquille sur ce point, car je les connaissais

assez pour compter sur leur parole, j'allai chercher mon amie, et, la prenant sous le bras, je la conduisis au jardin, où la récréation venait d'amener toutes les pensionnaires.

Un vague sentiment d'inquiétude se trahit d'abord sur le visage d'Ernestine à la vue de toutes ces jeunes filles; elle craignait d'avoir à subir leurs plaisanteries, puis je la vis relever fièrement la tête, et, l'œil étincelant, elle semblait s'apprêter à se défendre, par de sanglantes railleries, contre les quolibets qu'elle craignait de voir fondre sur elle; mais, à sa grande surprise, on se contenta de la saluer avec une politesse bienveillante. Nous nous approchâmes alors d'un groupe de jeunes filles :

« C'est une amie de plus que je vous amène, leur dis-je.

— Et nous en sommes bien contentes, répondit la plus âgée de la troupe. Nous vous connaissons déjà de réputation, mademoiselle, ajouta-t-elle avec un gracieux sourire, et nous partageons la joie d'Amélie. »

Heureuse d'un accueil auquel elle ne s'était point attendue, Ernestine se montra charmante envers ses nouvelles compagnes; elle eut un mot agréable pour chacune d'elles, et les laissa enchantées de son esprit et de ses manières.

« Toutes ces petites filles me paraissent un peu simples, me dit-elle, lorsque nous fûmes en tête-à-tête, mais elles me semblent bonnes, et je les aime ainsi.

— Tu les aimeras davantage quand tu les connaîtras mieux.

— Tu crois, ma chérie; mais, en attendant, il faut que tu me mettes au fait de ce fameux règlement auquel je viens de promettre de me conformer.

— Ce n'est pas difficile, lui dis-je; d'abord, nous nous levons à cinq heures du matin. »

Elle fit une petite moue qui signifiait :

Ce sera bien dur pour moi, qui restais au lit la grasse matinée.

« Oh! tranquillise-toi, ma mignonne, ton traitement te retiendra couchée plus longtemps que nous, et c'est tout au plus si tu seras prête pour la messe de huit heures.

— Est-ce que vous y allez tous les jours? »

Je fis un signe affirmatif.

« C'est bien fréquent et peu récréatif, me dit-elle; mais passons: que faites-vous ensuite? »

— Nous déjeunons, puis nous entrons en classe jusqu'au dîner, et l'après-midi nous travaillons à la couture ou à la broderie.

— Pourrai-je m'abonner à un cabinet littéraire?

— Je ne le crois pas, lui dis-je.

— Recevoir des visites, sortir dans la ville accompagnée d'une femme de chambre?

— Certainement non.

— Que faire alors? reprit-elle découragée, car je ne puis pas me remettre à apprendre l'Histoire de France du bonhomme le Ragois, et la grammaire de Lhomond, comme chez madame Thomasset?

— Tu dessineras, tu feras de la musique, tu liras les livres de la bibliothèque, et d'ailleurs ne restes-tu pas toujours quelque chose à apprendre?

— Tu as raison, me dit-elle avec un soupir; heureusement je ne sais pas l'anglais, je vais me mettre à l'étudier.

— C'est une bonne pensée, ma mignonne, et tu verras comme le temps passe vite ici; nous avons les récréations, où nous nous divertissons beaucoup, nous faisons des rondes colossales, nous jouons aux charades, et nous rions comme des folles.

— Tu t'amuses de tout cela? dit-elle avec un triste sourire.

— Et tu t'en amuseras aussi; mais la cloche sonne, nous devons avoir sermon et bénédiction à cause de la fête des saints apôtres; tu vas voir comme la chapelle est jolie, et quels beaux cantiques l'on y chante!

— Ce sera-t-il bien long, ma chère? En fait de sermons, je n'aime que les excellents, et ils sont rares; quant à la musique, je me défie un peu de la vôtre, ajouta-t-elle en souriant, et je préférerais tout simplement celle de l'Opéra; mais allons néanmoins, puisqu'on ne me laisse pas le choix. »

Je pris son bras sans lui répondre: je lui en voulais de son dédain pour nos saintes cérémonies, mais j'étais bien résolue à éviter les discussions inutiles.

Le sermon fut court, mais instructif, et je remarquai avec plaisir qu'elle l'écoutait attentivement.

« Tu avais raison, me dit-elle en sortant du saint lieu, ces chants m'ont émue, ils m'ont rappelé ma première communion; puis ce jeune prêtre a eu de beaux moments, je ne me suis pas ennuyée à l'entendre. »

Le traitement d'Ernestine commença, elle se soumit avec une résignation courageuse à toutes les exigences du médecin, allant presque au delà de ses prescriptions, supportant avec une constance admirable toutes les souffrances du corset et du lit à mécanique qui tirait ses membres, et la retenait toute la nuit et une partie du jour clouée dans la même position. Cette ardeur de guérison, soutenue d'abord par l'espérance, dura plus de six semaines; puis les heures de découragement vinrent ensuite, et avec elles le chagrin et la mauvaise humeur, les larmes bien souvent. L'étude et les petits travaux d'aiguille, dont elle avait le bon esprit de s'occuper, lui étaient cependant de précieuses ressources; la gaieté bienveillante de nos jeunes amies lui procurait aussi d'agréables distractions. Elle me savait gré de mes efforts pour adoucir ses peines et lui procurer quelques divertissements, mais sans pouvoir s'empêcher de se montrer quelquefois brusque et maussade, même à mon égard. Je le souffrais sans m'en plaindre, par amitié pour elle et par compassion pour son malheur.

Un jour que le médecin et l'orthopédiste étaient restés longtemps dans sa chambre, je l'en vis sortir radieuse et venant à moi les bras ouverts :

« Ils ont trouvé du mieux, me dit-elle en m'embrassant avec transport, et le fait est que je m'en aperçois moi-même; je ne suis plus opprimée comme autrefois, je suis gaie, je suis heureuse!

— Tu ne pouvais me faire un plus grand plaisir que de venir m'apporter cette bonne nouvelle, lui dis-je.

— Je le sais, me répondit-elle, aussi n'ai-je pas perdu un instant pour te l'apprendre; dans un an, dans six mois peut-être, ma taille aura repris son état normal, ce sont eux qui le disent; comprends-tu mon bonheur? et ma pauvre mère! comme elle va être heureuse aussi!

— Et tous tes parents, tous tes amis, ma chère !
— Oh ! les parents, les amis, dit-elle avec un sourire amer, il en est plusieurs qui seraient plutôt désagréablement surpris.

— C'est une pensée injuste qui te vient là, mon Ernestine.

— Que tu es enfant encore ! reprit-elle en me serrant la main ; on voit bien que tu n'es jamais sortie de ta pension, où vous vivez comme de petites saintes, et c'est tant mieux pour toi peut-être ; mais moi, je connais le monde, vois-tu, je sais tout ce qui peut se cacher de malignité sous des formes bienveillantes ; telle mère de famille qui ne parlait de ma difformité qu'avec des larmes dans la voix, n'était pas fâchée de l'humiliation de ma pauvre mère, plus riche et plus aimable qu'elle ; telle jeune fille, qui me prodiguait sa compassion et ses caresses, se réjouissait au fond du cœur de compter une rivale de moins ; d'autres, plus méchantes encore, tout en protestant de leur affection pour moi, se permettaient de sottes plaisanteries sur mon compte, lorsqu'elles supposaient que je ne les apprendrais pas ; et il se trouvait des jeunes gens pour les écouter, pour rire de leurs propos ; car c'était un moyen de leur plaire, et ces jeunes gens se disaient nos amis, quelques-uns étaient nos parents. Ah ! quelle joie de penser que je pourrai un jour prendre ma revanche, me venger de toutes ces petites infamies, reparaitre belle et bien

faite dans ce monde qui m'a dédaignée, faire sécher de dépit toutes ces perfides amies, et rougir de leur lâcheté tous leurs plats adorateurs !

— Mais sais-tu que cela me paraît très-mal, ce que tu me dis là ? ne vaudrait-il pas mieux suivre les préceptes de l'Évangile, et prendre la résolution de rendre le bien pour le mal ? Je t'en supplie, ma chère, bannis de ton cœur tous ces mauvais sentiments, de peur que le bon Dieu ne t'en punisse en retardant ta guérison.

— Superstitieuse ! me dit-elle en me menaçant du doigt, car elle était trop contente ce jour-là pour se formaliser de mes remontrances. »

Le lendemain de cet entretien, ma mère vint me chercher pour me mener passer quelque temps auprès d'elle. Je quittai mes compagnes, toutes fort tristes de mon départ, en leur promettant de revenir dans deux mois ; mais l'homme propose et Dieu dispose. Avant la fin du temps marqué mon mariage était conclu ; je l'annonçai à mes amies en leur témoignant tous mes regrets de me séparer d'elles, et je reçus d'Ernestine, avec une lettre charmante, remplie d'ineffables tendresses et de vœux ardents pour mon bonheur, un bouquet fait avec les cheveux de mes chères compagnes ; je l'ai toujours précieusement conservé.

C^{te} DE LA ROCHEÈRE.

(La fin au prochain numéro.)

L'OUVRIÈRE ET LA MENDIANTE

(Suite et fin.)

VI

CATASTROPHE.

Le lendemain était un dimanche ; Louise fit tous les préparatifs de l'installation de son amie et l'attendit avec une impatience fébrile ; quand elle parut, elle lui sauta au cou et l'embrassa à l'étouffer.

« Quelles bonnes nouvelles as-tu donc à m'apprendre ? » lui demanda Marthe, regardant la grand-mère et croyant qu'elle avait recouvré la vue.

Louise entraîna son amie dans le cabinet.

« Voici ta chambre, ma petite Marthe, tu ne retourneras plus rue Mouffetard ; tu coucheras ici ce soir, et tu demeureras avec nous toujours, toujours ! » Et elle sautait, riait, et l'embrassait encore ; la joie illumina un instant le doux visage de Marthe ; mais cette joie dura peu.

« Non, dit-elle, ce serait mal d'abandonner la mère Eustache vieille et malade comme elle l'est maintenant. Si vous vous trompiez dans vos suppositions ? si elle m'avait réellement recueillie et abritée ? puis-je accepter, d'ailleurs, d'être à votre charge ? de longtemps je ne pourrai gagner mon pain ?...

— J'ai pensé à tout, répondit madame Desbordes ; je connais le vicariaire de Notre-Dame, il m'a secourue dans nos malheurs et ne se refuse jamais à faire une bonne œuvre. Il placera la mère Eustache dans un hospice de la vieillesse.

— Vous ne la connaissez pas, elle ne se laissera jamais enfermer dans un hôpital !...

— Tu la vois peut-être à travers la terreur qu'elle a dû t'inspirer pour s'assurer de toi ; à son âge, elle doit désirer le repos et la tranquillité ; si elle refuse et ne veut pas te rendre, on lui demandera *où, quand et comment* tu es tombée entre ses mains, le nom de tes parents, la mairie où tu as été inscrite ? N'est-il pas temps que ces mystères s'éclaircissent et que tu saches de qui tu es fille ?...

— Il m'arrivera malheur pendant ces explications.

— Non, tu ne sortiras pas d'ici, et elle ne viendra pas t'y chercher, puisque tu ne lui as jamais parlé de nous.

— C'est vrai, dit Marthe.

— Que crains-tu, alors ?

— La mère Eustache, interrogée et contrainte, ne dira rien.

— On l'y forcera ! Est-ce que la justice n'est pas là pour la faire parler ?

— L'envoyer en prison ! innocente ou coupable, la terreur pourrait la tuer ! Non, cela ne sera pas ! Nous ne saurions rien, d'ailleurs, car elle ne livrerait pas ses secrets ; ce serait sa vengeance de se taire, et qui les découvrirait sans elle ? attendez encore, la mère Eustache va si mal que je serai bientôt libre. Si ce que vous supposez est vrai, c'est près de mourir quelle réparerait le tort quelle m'a fait ; je lui amènerai un prêtre, elle dira la vérité, et prouvera peut-être que mes parents sont morts pauvres comme ils ont vécu ! Promettez-moi de ne rien faire sans mon consentement ?

— Nous te le promettons, mais tu nous demanderas bientôt ce que tu refuses aujourd'hui, car bientôt tu en sentiras la nécessité. »

Marthe avait foi en la parole de ses amis ; elle se calma, alla à Notre-Dame comme à l'ordinaire, et dit à Louise en la quittant :

« A demain. »

Le lendemain, pas de Marthe.

« Est-ce que la mère Eustache serait plus malade ? » dit Louise, qui ne s'inquiéta pas autrement. Mais le mardi, le mercredi passèrent, et pas de Marthe encore ! « C'est elle qui est malade alors », dit Louise ; si c'était la mère Eustache, elle aurait bien trouvé une heure pour nous prévenir qu'elle restait auprès d'elle pour la soigner. »

Et Louise se tourmenta jusqu'à ne plus savoir ce qu'elle disait ni faisait.

Le jeudi, pas de nouvelles encore !

« Ne vous troublez pas ainsi, mademoiselle Louise, dit M. Morel, Paul ira dimanche rue Mouffetard, et dût-il entrer dans toutes les maisons, il découvrirait le grenier de la mère Eustache. »

Louise ne dormit pas la nuit du jeudi au vendredi et décida pendant cette insomnie qu'elle n'attendrait pas jusqu'au dimanche pour connaître le sort de Marthe. Le jour venu, elle partit à midi, prit un omnibus qui la transporta près de la rue Mouffetard, et revint sur les quatre heures, si bouleversée, que M. Morel, qui travaillait près de la grand'mère, lui dit tout effrayé en la voyant :

« Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle Louise ?

— Il est arrivé, répondit-elle, en éclatant en sanglots, que la mère Eustache est morte et que Marthe a disparu.

— Marthe a disparu, répétèrent madame Desbordes et M. Morel inquiets.

— Comment le sais-tu, mon enfant ?

— J'arrive de la rue Mouffetard.

— Tu as osé aller là sans me le dire.

— Oui, grand'mère.

— Qu'avez-vous appris ? reprit M. Morel pensant que faire parler Louise était le meilleur moyen d'apaiser ses sanglots.

— J'ai réfléchi que, puisque la mère Eustache se grisait, les marchands de vins devaient la connaître, reprit Louise, toujours pleurant ; je suis entrée chez tous, sans rien découvrir jusqu'au coin de la rue Croulebarbe ; là, un marchand de vin me dit que la mère Eustache était effectivement une de ses pratiques.

— Il est à présumer quelle ne boira plus chez

personne, car on l'a portée dimanche soir à l'Hôtel-Dieu, quasi morte.

— Et la petite fille qui demeurait avec elle, qu'est-elle devenue ? lui demandais-je.

— Comment, dit le marchand étonné, la mère Eustache avait une petite fille ? elle ne m'en a jamais parlé !...

— Où demeurait-elle ?

— Elle ne le disait pas non plus, mais en sortant le soir de chez moi, elle prenait la rue Croulebarbe. Cette rue n'a pas beaucoup de maisons, informez-vous d'elle par là. »

Dans les premières maisons, on ne connaissait pas la mère Eustache. J'avisai une femme qui triait des chiffons dans une espèce de cave et je lui demandai par la fenêtre si c'était là où logeait la mère Eustache.

— Que lui voulez-vous ? elle n'y est pas, répondit-elle sans lever la tête, en continuant son ouvrage.

— Je désirerais savoir ce qu'est devenue la petite fille qui demeurait avec elle ?

— Elle a décampé depuis que l'autre est à l'hôpital.

— Et personne ne s'est inquiétée d'elle ?

La femme se releva en mettant les poings sur ses hanches, me regarda de travers et me dit en colère :

— Dites donc, la belle, est-ce que vous croyez que ceux qui demeurent ici ont du temps et des carrosses pour courir après les vagabonds ? C'est tout au plus si l'on peut s'occuper des honnêtes gens ! La petite ne valait pas plus cher que la vieille ; car celle-ci la battait tant, qu'elle devait avoir besoin de corrections. Je le disais à la voisine de la mère Eustache qui courait au secours de la petite : De quoi vous mêlez-vous de les séparer ?

— Vous vous trompez sur le compte de la pauvre Catiche ; c'était une honnête petite fille bien malheureuse, voilà tout. Je viens de bien loin pour savoir de ses nouvelles, et vous seriez bien bonne si vous vouliez me dire tout ce que vous savez.

— Je sais fort peu de chose, sinon qu'elle a remboursé le soir à la voisine les frais de transport de la mère Eustache à l'hôpital. Mais elle n'a pas voulu aller coucher chez cette voisine, et quand, de grand matin, celle-ci entra dans le grenier de la mère Eustache, la petite avait disparu.

— Cette voisine est-elle chez elle ? lui demandais-je.

— Non, elle part de très-bonne heure à une fabrique d'où elle ne revient que le soir très-tard.

Voilà ce que j'ai appris, grand'mère !...

— C'est très-triste effectivement, mon enfant !

— La pauvre Marthe n'aura su que faire ni où aller ; le saisissement de tout ça l'a peut-être rendue malade, reprit M. Morel, elle aura perdu la tête, et on l'aura trouvée sur le pavé et conduite aussi à l'Hôtel-Dieu.

— Calme-toi, Louise, on y entre le dimanche, nous nous informerons demain de la mère Eustache et de Catiche.

— Ce ne serait pas le pire de ce qui pourrait lui être arrivé, reprit M. Morel. Si Marthe y est, nous la demanderons et nous la soignerons ici !... on ne refuse pas de rendre les malades. »

Madame Desbordes et Louise apprirent que la mère Eustache était morte, dans la nuit du dimanche au lundi, d'une apoplexie causée par l'eau-de-vie qu'elle avait bue, sans avoir repris connaissance ni

prononcé une parole. Quant à Catiche, on ne recevait pas les enfants à l'Hôtel-Dieu, et c'était rue de Sèvres, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, qu'il fallait s'informer d'elle.

Paul Morel courut à cet hôpital, mais sur le registre d'admission de la semaine qui venait de s'écouler, il n'était entré que des enfants amenés par leurs parents.

« Il faut qu'elle ne puisse parler là où elle est, pour ne pas m'envoyer chercher, dit Louise désolée; hélas! pourquoi l'avez-vous consultée sur ce que nous voulions faire pour elle? si le vicaire eût été à son insu chez cette femme, nous aurions Marthe ici; car, cette démarche faite, elle n'eût pas osé retourner rue Croulebarbe.

— Ça prouve qu'on ne doit pas remettre à faire une bonne action, répliqua M. Morel. Marthe n'était pas d'âge d'ailleurs à savoir ce qui était le mieux pour elle.

— Son malheur et nos instructions ont bien développé ses facultés et son intelligence; elle n'aurait pas consenti à rester à notre charge, dit madame Desbordes.

— Le vicaire l'aurait placée dans une école de charité, où elle eût rempli ses devoirs religieux et appris à travailler, puis elle serait revenue avec nous.

— Oh oui! elle serait revenue! reprit Louise redoublant ses pleurs; vivre ici était tout son désir et toute son espérance. Combien de fois m'a-t-elle dit: « A force de te regarder travailler, Louise, j'apprendrai toute seule, et quand tu te marieras, la grand'mère aura une seconde petite-fille qui la soignera et travaillera pour elle! » Pauvre Marthe! comme elle nous aimait! Qu'est-elle devenue, mon Dieu! »

Louise se tourmenta tellement, que son sommeil fut troublé par d'affreux cauchemars. Tantôt elle entendait son amie l'appeler d'une voix plaintive, et elle ne pouvait courir à son secours, tantôt elle la voyait morte, et se réveillait terrifiée, mais, chose plus affreuse encore, commentant en s'endormant les paroles de M. Morel, elle *perdu la tête*, elle la retrouvait folle, et Marthe ne la reconnaissait plus!...

« Si nous étions riches, disait M. Morel, nous ferions agir la police; elle aurait bientôt retrouvé Marthe.

— Si nous allions tout conter à la justice? reprit madame Desbordes.

— A quoi bon! puisque celle qui pouvait parler est morte?... »

Il n'y avait donc rien à faire, qu'à regretter Marthe; Louise faisait plus, elle se désolait!...

VII

MARTHE RETROUVÉE ET REPERDUE

Marthe était absente depuis environ trois mois, quand la maîtresse de l'un des magasins pour lesquels Louise travaillait, remarquant la tristesse de la jeune ouvrière, lui demanda si sa grand'mère était malade.

« Dieu merci non, madame, mais je suis bien inquiète de la petite fille que je vous envoyais quelquefois à ma place. » Et Louise, qui n'avait plus de raisons pour se taire, puisque la mère Eustache était morte, raconta en détail l'histoire de Marthe.

« C'est singulier, reprit celle qui l'écoutait, tout ce que vous me dites coïncide avec ce que nous avons lu, il y a environ quinze jours, dans la *Gazette des Tribunaux*. Une petite fille a comparu devant la police correctionnelle comme prévenue de vagabondage. Elle avait été arrêtée la nuit sur le pavé de Paris, se déclarant mendicante et n'ayant pas voulu dire où elle allait.

— O mon Dieu! fit Louise effrayée, Marthe en prison! Marthe sur le banc des accusés!...

— Calmez-vous, mademoiselle Louise, cette petite ne s'appelle pas Marthe, mais Catiche; ce nom m'a frappée et je l'ai retenu.

— C'est elle! madame, reprit Louise douloureuse; Marthe était le nom que nous lui donnions à la maison.

— Ne vous troublez pas ainsi, il peut y avoir plus d'une fille qui s'appelle Catiche. Demeurerait-elle avec une femme Eustache?

— Hélas! oui, madame. Oh! que c'est mal à Marthe de ne nous avoir pas fait prévenir, et ne pas s'être réclamée de nous!...

— Ne regrettez pas sa discrétion; elle l'a bien servie près de ses juges. Elle a parlé d'amis pour qui elle avait une reconnaissance qu'elle exprimait de façon à émouvoir juges et auditeurs, en racontant tous les bienfaits qu'elle avait reçus d'eux.

— Comment! fit Louise en rougissant, elle a parlé de nous!...

— Oui, mais elle n'a pas voulu vous nommer, malgré l'insistance du président, qui lui disait: Si personne ne vous réclame, nous serons obligés de vous envoyer dans une maison de refuge.

— J'irai où vous m'enverrez, reprit-elle, car je ne nommerai pas celle qui la première s'est intéressée à moi, qui m'a instruite et a bien voulu m'aimer; elle n'a que son travail pour faire vivre sa grand-mère aveugle; elle se priverait du nécessaire pour me nourrir; ma seule crainte en prison était qu'elle ne m'y découvrit!...

— Pauvre Marthe! Je la reconnais bien là! dit Louise émue.

— Même silence envers la mère Eustache, reprit la maîtresse. « Je ne dois pas accuser une morte, » répondait-elle à toutes les questions qu'on lui adressait sur cette femme. »

Mais la justice avait pris des informations, et la déposition d'une voisine, appelée comme témoin, révéla la générosité de la petite. Cette déposition et les paroles de Catiche ont tellement touché les juges et les assistants, que le président a remis à prononcer sur son sort en recommandant chaleureusement cette pauvre abandonnée à la bienfaisance publique.

« J'espère, a-t-il ajouté, que mon appel sera entendu, et que nous n'aurons pas à envoyer cette enfant dans une maison de détenues.

— Et qu'est-il arrivé, madame? demanda Louise avec anxiété.

— Les désirs du président ont été exaucés, et il a appris, à quelques jours de là, à l'audience, qu'une dame fort riche s'était chargée de Catiche.

— Il n'a pas nommé cette dame?

— Non; elle l'avait sans doute défendu! »

Louise revint chez elle toujours courant, et cria: « Victoire, grand'mère! Marthe est retrouvée! » et

elle lui conta, ainsi qu'à M. Morel, qu'elle alla chercher, tout ce qu'elle venait d'apprendre !

Le soir, M. Morel lisait la *Gazette des Tribunaux* dans tous ses détails; le bon vieillard essaya plusieurs fois les verres de ses lunettes obscurcis par ses larmes, pour se donner le temps de maîtriser son émotion pendant que Louise et la grand'mère pleuraient ouvertement.

— Il faut chercher dans l'almanach des vingt-cinq mille adresses la demeure de ce président, et aller le voir, Louise, reprit madame Desbordes, en lui disant que c'est nous qui sommes les amis de Catiche, il nous confiera peut-être le nom de la dame chez qui elle est.

— Marthe nous donnera de ses nouvelles, n'en doute pas grand'mère !

— Il peut se faire que cette dame riche ne lui permette pas de continuer des relations d'amitié avec une ouvrière ? dit M. Morel.

— Et si elle faisait de Marthe une servante, peut-être ne vaudrait-il pas mieux qu'elle vint chez nous ? il faut savoir tout cela et informer cette dame de nos soupçons dans le cas où elle ferait un sort heureux à Marthe ? Si elle est riche, elle pourra faire les démarches nécessaires pour retrouver les parents de Marthe. »

On arrêta qu'on irait chez le président, puis chez la dame, s'il la nommait.

L'adresse prise, Paul alla s'informer chez lui des heures et des jours où on pourrait le voir, et madame Desbordes attendait le jour pour se présenter chez lui, quand un domestique en livrée vint chez elle.

« Je suis chargée par mademoiselle Marthe d'une commission pour madame Desbordes.

— C'est ici, répondit Louise ; qui êtes-vous ?

— L'homme de confiance de madame de Preuilly ; il y a vingt ans que je suis dans sa maison ; la fille unique de ma maîtresse est morte il y a trois mois, et madame de Preuilly se disposait à entreprendre de grands voyages, quand, il y a huit jours, elle ramena une jeune parente dont elle ne nous avait jamais parlé jusque-là, nous recommandant de la soigner, et d'avoir pour elle les mêmes égards que nous avions pour notre demoiselle. Avant-hier, mademoiselle Marthe étant seule avec moi, me dit qu'elle avait à me charger d'une commission qui lui tenait fort au cœur ; elle me dit d'aller, sitôt son départ, chez madame Desbordes, dont elle me fit écrire l'adresse sous sa dictée. — Vous lui direz, ainsi qu'à mademoiselle Louise, sa petite-fille, que je suis heureuse ; qu'elles ne s'inquiètent pas de mon sort ; que je n'ai pas été libre de venir leur dire adieu, et que je les aimerai toujours. »

Madame Desbordes et Louise comprirent qu'elles ne devaient donner aucun renseignement sur les antécédents de Marthe. Elles se bornèrent à remercier le serviteur, et le chargèrent d'assurer à mademoiselle Marthe qu'elles ne l'oublieraient jamais non plus.

« Elle aura votre réponse dans une quinzaine. Je vais rejoindre ces dames à Florence, où elles me précéderont. » Et il partit sans avoir fait une seule question.

Louise respira ; Marthe était heureuse, cette idée lui fit supporter son absence.

CONCLUSION.

Peu après le départ de Marthe pour l'Italie, M. Morel demandait la main de Louise pour son fils. Depuis longtemps, dans son cœur, le bon vieillard la nommait sa fille ; aussi fut-il joyeux quand Paul lui dit qu'il l'aimait et la voulait pour femme. Louise et M^{me} Desbordes donnèrent leur consentement, on le devine. Le mariage se fit à Notre-Dame, et la famille réunie alla demeurer dans le faubourg Saint-Antoine, près de la fabrique où Paul, selon les prévisions de son père, venait d'être nommé contre-maître. Rien ne les retenait plus dans le quartier Notre-Dame ; le vieil ouvrier qui y avait attiré M. Morel était mort.

La jeune mariée continua ses occupations ; elle aimait le travail, à qui elle devait le bonheur de toute sa vie ; il lui permit de prendre une aide pour soigner le ménage, qui s'accrut bientôt d'enfants ; elle alla choisir sa jeune servante dans l'une des maisons religieuses où l'on élève les orphelins, en mémoire de Marthe, qu'elle n'oubliait pas et aimait toujours, aussi la défendait-elle chaleureusement quand son beau-père et sa grand'mère la blâmaient du silence qu'elle gardait envers eux.

« Elle a ses raisons que nous connaissons plus tard, » disait-elle. (Louise avait foi dans l'affection de Marthe.)

Il y avait environ six ans que Marthe était absente ; quand, par un beau jour de mai, Louise étant à sa fenêtre, vit un joli équipage s'arrêter à sa porte, et une belle jeune fille en descendre.

« Chez qui va cette demoiselle ? se demanda madame Morel, toujours curieuse ; elle courut sur son palier, pour voir passer la demoiselle, et entendit le concierge disant :

« Au second, la porte à droite. »

C'était chez elle que venait l'étrangère ! Pour n'être pas surprise en flagrant délit de curiosité, elle rentra bien vite, et se remit à l'ouvrage.

On sonne, Geneviève va ouvrir, et amène l'étrangère à sa maîtresse, que celle-ci fait asseoir.

« Je viens vous demander, madame, des nouvelles d'une mendiante appelée Catiche, dont vous vous êtes beaucoup occupée il y a environ sept ans. Je lui avais fait aussi quelque bien, et je n'ai plus entendu parler d'elle.

— C'est singulier qu'elle ne m'ait jamais rien dit de vous, mademoiselle, elle ne me cachait rien alors, et n'était pas ingrate envers ses bienfaiteurs !...

— Elle a bien changé depuis !...

— Ne le croyez pas, je réponds du cœur de Catiche ; nous la reverrons, soyez-en sûre !...

— C'est généreux à vous de la défendre, car les apparences sont bien contre elle !...

— C'est le cas de dire que les apparences peuvent tromper, mademoiselle. Je connais trop Catiche pour ne pas être sûre de son affection. Le silence qu'elle a gardé envers moi à votre sujet m'étonne plus que son absence ; elle n'est sans doute pas maîtresse de ses actions, mais je sais qu'elle est heureuse, et je prends patience.

— Je savais bien que tu m'aimais toujours, dit alors la jeune fille se jetant dans les bras de Louise, qu'elle embrassait avec effusion. Tu ne reconnais pas

la Marthe d'autrefois, mais son cœur est toujours le même, ma bonne Louise!...

— Vous, Marthe, s'écria Louise! Oui, voilà bien ses beaux cheveux blonds, ses beaux yeux noirs si doux.

— Tutoie-moi, il me faut ton amitié d'autrefois, ma Louise!...

— Quelle taille délicate, quel beau teint! Ah! comme tu sais bien porter ces beaux vêtements, chère Marthe, et que je suis contente de te revoir, et de te revoir ainsi!... Mais comment ne nous as-tu pas écrit? Depuis quand es-tu à Paris? Raconte-moi tout ce qui t'est arrivé pendant ta longue absence.

— Il me tarde de t'expliquer mes torts apparents. Madame de Preuilly, en m'menant chez elle, me fit jurer de ne jamais parler de mon passé, et m'annonça chez elle comme une de ses parentes. Tu me connais, Louise; enfreindre ce serment m'eût semblé une grande faute; je le tins donc religieusement, quoiqu'il m'en coûtât de paraître ingrate vis-à-vis de vous! Nous avons passé ces six années à Florence, à Venise et à Rome; il y a trois jours que nous sommes ici; hier, en passant sur le quai devant ta maison, je regardai la fenêtre en soupirant. Madame de Preuilly, qui a pour moi la sollicitude d'une vraie mère, me demanda pourquoi je soupirais ainsi?

— Un souvenir bien cher, dont je ne puis vous parler, puisque vous avez exigé de moi le silence, lui répondis-je.

— N'était-il pas utile de te faire oublier ton passé si douloureux? reprit-elle. Mais aujourd'hui tes chagrins sont effacés, je l'espère; dis-moi donc ce que tu regrettes?...

— Mes premiers amis, chère mère; c'est à leurs affectueuses instructions que j'eus et l'intérêt de mes juges et votre protection. Sans eux, je n'aurais pas eu le bonheur de vous plaire quand vous vîntes me voir à Saint-Lazare. Comprenez donc la reconnaissance que je leur garde. Je lui racontai alors tout ce que vous aviez fait pour moi, et combien je vous aimais!...

— Et tu as paru indifférente six ans? fit-elle, ordonnant qu'on rebroussât chemin et retournât à ton ancienne demeure; le silence que je te demandais pouvait-il concerner ces dignes et honorables gens? Ah! Marthe, tu as été trop scrupuleuse, et je t'en veux de m'avoir mal comprise! Elle descendit avec moi, et nous apprîmes ton mariage et votre translation au faubourg Saint-Antoine; mais on avait oublié votre adresse. Je me souvins alors du grand magasin rue de Rivoli, où tu m'envoyais porter ton ouvrage; j'espérai qu'on pourrait nous dire, là, où tu étais. Chemin faisant, madame de Preuilly m'expliqua les motifs de notre longue absence. Ne fallait-il pas changer si bien ma chère fille, que personne au retour ne pût reconnaître la petite mendiante? Ce danger est si peu à craindre maintenant que je te conduis, sans aucune appréhension, où l'on t'a vu souvent!... Elle avait raison, Louise; on aborda mademoiselle Marthe de Preuilly avec la déférence et le respect que l'on a pour la richesse et pour un haut rang. Avec quel orgueil j'entendis parler de toi, ma Louise, et comme j'étais fière des éloges que ma mère écoutait sur toi!...

— Tu iras demain chez madame Morel, me dit-elle

en sortant; tu iras seule, parce que je ne veux pas gêner vos premières effusions d'amitié, mais j'irai te chercher le soir, pour remercier tes amis du bien qu'ils ont fait jadis à ma chère fille. Tu as prospéré, ma Louise, ajouta Marthe en regardant tout ce qui l'entourait, et nul doute que tu as mérité ce bien-être par ton courage, ton travail et ta conduite exemplaire, tandis que j'ai de grandes actions de grâces à rendre à Dieu pour le bonheur et la fortune qu'il m'a donnés et la situation brillante où il m'a placée.

— Tu es donc bien riche, Marthe?

— Oui, Louise, car madame de Preuilly m'a adoptée. Tout ce qui m'est arrivé depuis six années ressemble à un conte de fées. Madame de Preuilly a été pour moi la marraine de Cendrillon qui m'a métamorphosée en princesse, avec carrosse et habits brodés. Mais conduis-moi à ta grand-mère et au bon M. Morel, que j'ai hâte aussi de revoir. J'achèverai avec eux mon histoire, ce qui t'épargnera des répétitions.

Marthe, en entrant dans leur chambre, fut frappée du charmant tableau d'intérieur qu'elle présentait. Deux jolis enfants debout devant leur grand-père suivaient tous ses mouvements. Il façonnait une boîte que l'aîné avait demandée; le soleil dorait leurs têtes. La grand-mère, assise près de M. Morel, leur racontait une histoire; Mistigri était couché sur un tabouret au pied de sa maîtresse, où il dormait paisiblement.

« Je vous amène mademoiselle Marthe, dit Louise en arrivant.

— Marthe! » firent-ils étonnés.

Marthe courut embrasser la grand-mère, puis M. Morel, puis les enfants.

« C'est là Marthe, maman? dit l'aîné, petit garçon de cinq ans; je ne la croyais pas si belle que ça!

— Elle est donc bien belle, mon petit Lucien? demanda la grand-mère.

— Ah! oui, grand-mère!

— Que je suis heureuse! disait Marthe allant de l'un à l'autre qu'elle embrassait encore; il n'est pas jusqu'à Mistigri que je ne sois contente de retrouver.

— Mistigri est devenu bien paresseux, lui dit Louise; il ne te suivrait plus comme jadis, il ne regrette pas même les toits où il aimait tant à courir, et je pourrais lui confier mes pelotons de fil maintenant sans aucune crainte.

— Et nous aussi nous avons vieilli, n'est-ce pas, Marthe? demanda madame Desbordes.

— Vous êtes telle que je vous ai quittée, grand-mère.

— Tu me flattes, petite. Il n'est pas moins vrai que mon rouet me fatigue maintenant, et que nous ne sortons plus, M. Morel et moi, que le dimanche en voiture; c'est le luxe de nos enfants de nous promener ainsi!

— Je taille encore le bois par-ci par-là, reprit M. Morel, mais c'est mon fils maintenant qui fait la lecture le soir, tant mes yeux se sont affaiblis.

Que de questions! que de réponses! les paroles s'entre-croisaient.

« Ne nous pressons pas tant, dit Marthe, nous avons le temps de nous expliquer, grand-mère; car si vous m'invitez, je resterai la journée avec vous. Je veux revoir aussi ton mari, Louise, et j'ai pensé qu'il ne revenait ici qu'à l'heure du dîner.

— Il faut renvoyer ta voiture, dit Louise.

— Elle est partie. J'étais sûre que vous me voudriez; on ne viendra me chercher que ce soir. »

Marthe raconta toute sa vie depuis six ans; elle avait eu des maîtres de toute espèce.

« Et juge comme j'ai travaillé et appris, je ne pouvais, en retour de tous les bienfaits de ma seconde mère, que me rendre digne d'elle. Je suis bien savante à présent. »

Elle leur décrivit les belles villes où elle avait séjourné.

« Nous habiterons maintenant Paris tous les hivers, rue de Babylone, dans un hôtel que madame de Preuilly a conservé en mémoire de sa fille unique qu'elle perdit à l'époque où elle me recueillit, et où elle l'avait élevée, mais l'été, nous irons dans la délicieuse résidence qu'elle vient d'acheter sur le lac de Genève, près d'Evian. »

— Elle est donc millionnaire, madame de Preuilly?

— Oui, et bien digne de la richesse, car elle passe sa vie à faire de bonnes et belles actions. A vous maintenant !

— Notre histoire depuis ton absence se réduit à ceci, Marthe : nous sommes heureux, et la naissance des enfants a été nos seuls événements, dit la grand-mère.

— Nous avons cependant un chagrin en ce moment, reprit Louise : la propriétaire de cette maison, une digne femme aussi, avait pris tant d'intérêt à nous, qu'elle voulait nous louer pour juillet ce rez-de-chaussée et ce jardin au même prix que notre appartement; et viens voir, Marthe, comme le grand-père et la grand-mère auraient été heureux tout le jour à l'air sous cette chaumière, là, à gauche, et comme les petits eussent couru toute la journée dans ce jardin !

— Eh bien, qu'est-il arrivé ? demanda Marthe.

— Il est arrivé que la propriétaire est morte subitement; elle laisse des mineurs, il faut vendre tous les biens pour faire les partages, et dans trois jours nous aurons un acquéreur qui voudra, sans doute, tirer de ce rez-de-chaussée et de ce jardin un prix que nous ne pouvons donner. Nous nous y étions déjà installés en idée, et les projets ne manquaient pas... mais il n'y faut plus songer.

— Nous ne ferons donc ni petits jardins ni petits châteaux dans le sable, maman ? ajouta le petit Lucien prenant un air triste.

— Si ! cria André. N'est-ce pas que nous en ferons ?

— Oui, dans la campagne, quand nous irons le dimanche, lui répondit la mère pour l'empêcher de pleurer.

Marthe, en revenant de la fenêtre, ayant flôlé sa robe contre M. Mistigri, il ouvrit les yeux, bâilla et détira ses pattes fatiguées d'avoir gardé longtemps une même position.

« Eh bien, Mistigri, vous ne reconnaissez pas Marthe, que vous suiviez comme un petit chien ? »

M. Mistigri ferma les yeux et se rendormit pour toute réponse.

« Les petits jouent impunément avec ses oreilles et sa queue, sans qu'il se défende autrement que par des miaulements plaintifs, » reprit Louise.

Les petits de se précipiter sur M. Mistigri, qui gémit bientôt sous leurs caresses.

Paul Morel arriva, et sa femme le présenta à Marthe.

« On disait ici, mademoiselle, que vous n'auriez pas grand-peine à devenir une grande dame, et que vous ne nous oubliiez pas. On avait raison ! »

Le dîner fut gai; la petite servante Geneviève avait fait merveille pour fêter l'amie de sa maîtresse. Au dessert, Paul demandait à Marthe quand elle changerait son nom de Preuilly.

« Pauvre enfant, reprit la tenace madame Desbordes, il n'y a que celui de sa mère qu'elle n'aura pas porté. »

— J'ai pensé plus d'une fois à vos suppositions, reprit Marthe tristement; si elles sont vraies, il y a une pauvre mère qui pleure encore sa fille, et sa fille volée ! Que d'anxiétés doit-elle avoir sur son sort !... Le président eut les mêmes idées que vous et elle donna à ma seconde mère, qui les adopta si bien, qu'elle me disait souvent : « Tu as été volée, Marthe ! » Elle a fait faire toute les démarches possibles pour retrouver ma mère, ma famille, elles ont été toutes infructueuses; cette femme, dont le souvenir me trouble encore, emporta son secret en mourant.

— Quand j'ai su que tu avais conservé le nom que nous t'avions donné, dit Louise pour changer l'entretien, j'ai eu la certitude que tu ne nous oublieras jamais.

— Vous me l'aviez fait tant aimer, reprit Marthe embrassant encore son amie.

— La sensation de la plume sur ton visage était peut-être un pressentiment de ta destinée future plutôt qu'un souvenir, ajouta Louise.

— Le sort a mieux fait pour toi que ce que nous aurions pu faire, reprit madame Desbordes.

— J'aurais été heureuse aussi avec vous, » répliqua vivement Marthe.

Elle jouait avec les enfants, quand madame de Preuilly entra. Elle fut aussi affectueuse avec cette digne famille que l'avait été sa fille d'adoption, et remercia chaleureusement jeunes et vieux de tout le bien qu'ils avaient fait à sa chère Marthe.

« Quant à moi, ajouta-t-elle, je la bénis tous les jours, elle m'a rattachée à la vie, et me rend heureuse par sa tendresse. »

Elle parla de Marthe dans des termes qui auraient pu faire supposer un aveuglement de mère, si Marthe n'eût pas été là pour justifier tous ses éloges.

Marthe promit de revenir avant son départ pour la Suisse; mais quelques jours après cette heureuse journée, Louise recevait d'elle cette petite lettre d'adieu :

« Nous quittons subitement Paris, ma chère Louise; » on a besoin de ma mère pour les réparations à » faire dans la propriété dont je t'ai parlé. Je ne te » verrai donc que l'hiver prochain; je t'envoie des » papiers qui t'intéressent. Prie M. Morel de ma part » de ne pas me faire l'injure de me les rendre à mon » retour. Il me sera doux de savoir cet été mes chers » amis sous la chaumière. Je sais qu'ils n'ont pas besoin d'être propriétaires de cette maison pour se sou- » venir de moi, et cette certitude m'est plus douce » encore. A cet hiver, et toujours à toi. »

Le roman que Louise avait fait jadis sur Catiche devint une histoire; Marthe, belle comme elle l'avait

révée, fit un mariage selon son cœur, et ne se trouvant pas quitte envers ses amis par le don de la maison, elle continue à les voir.

On dit que madame Morel est en train de confec-

tionner de ses doigts de fée pour le premier enfant de son amie, une magnifique layette qu'elle se fait un bonheur de lui offrir.

L. SURVILLE.

EST-CE TOUT ?

I

Il y a à peu près quinze ans, un des plus beaux hôtels d'une grande ville industrielle de l'ouest de la France était agité par une joyeuse révolution. Des marmitons affairés, sous les ordres d'un chef au front majestueux, montaient et descendaient l'escalier qui menait à la cuisine; des tapissiers achevaient de décorer les salons; des lampistes s'empresaient de suspendre les lustres; dans une magnifique salle à manger, une table en fer à cheval de cinquante couverts était dressée et couverte avec symétrie d'une riche argenterie parée de corbeilles de fleurs, de kiosques et de rochers en nougat, de lampes et de candélabres; un temple, d'un style inconnu aux architectes, mais cher aux pâtisseries, placé au milieu, à la place d'honneur, et décoré de lacs, de flèches, de carquois, portant au milieu deux figurines en biscuit qui représentaient l'Amour et l'Hymen, disait qu'il s'agissait d'un mariage, d'un mariage opulent, dont la grave cérémonie serait égayée par ces fêtes qui, semblables à un décor d'opéra, voilent souvent de tristes réalités.

« Oh est ma fille ? dit une voix d'homme, retentissant dans les profondeurs du salon; sait-elle que le notaire vient à huit heures ? »

— Oui, monsieur, répondit une alerte femme de chambre; la toilette de mademoiselle est préparée, et elle cause en ce moment avec mademoiselle Anna. »

Elle ne paraissait guère songer à la toilette, la fiancée ! assise auprès de la cheminée, les yeux fixés sur la cendre ardente, elle écoutait son amie, Anna Darselle, qui lui parlait avec beaucoup d'animation.

« Enfin, Charlotte, disait-elle, j'épuiserais le vocabulaire de madame de Sévigné que je ne t'exprimerais pas la surprise que m'a causée ton mariage ! quoi ! nous nous quittons il y a un mois, je vais bien tranquillement chez grand-maman, je ne pense à rien qu'à lui faire la lecture et à soigner ses crocus, et puis, quinze jours après je reçois une lettre, une invitation à tes noces ! mais c'est un rêve ! »

— C'est un rêve, répéta machinalement Charlotte.

— Et tu ne savais rien quand je suis partie, là... bien vrai ?

— Bien vrai, mon père ne m'en a parlé que deux jours après ton départ.

— Et tu as accepté tout de suite ?

— Oh ! non, Anna ! j'ai bien pleuré d'abord, je ne savais que faire, ni à qui demander conseil, puisque je n'ai plus de mère et pas de sœur; mes tantes trouvaient ce mariage admirable; il ne fallait pas même songer avec elles à y voir un mauvais côté...

— Et comment fis-tu pour te décider ?

— Mon père insista ; il me dit que cela le rendrait heureux, alors je lui dis que je le voulais bien...

— Et cela se conclut tout de suite ! demain la noce, ce soir le contrat. Et la corbeille est-elle belle ?

— Tout est là, répondit Charlotte avec un geste indifférent, en désignant une charmante table à ouvrage en Boule.

Anna l'ouvrit curieusement et souleva les dentelles et les châles, jeta un regard furtif sur l'écrin roussissant de feux, puis elle dit tout à coup :

« Mais, Charlotte, cela ne paraît pas te faire plaisir... Tu as l'air triste ; cependant te souviens-tu de cette jolie ballade allemande, l'*Anneau des fiançailles* que nous avons lue autrefois, tu sais ? on voit tout couleur de rose et or par cet anneau. »

Charlotte dit à voix basse en secouant la tête :

« Oui, lorsqu'on aime et lorsqu'on est aimée. »

— Eh bien ! tu n'aimes pas ?

— Si, j'aimerais, je le sais.

— Et M. Anatole ne t'aime pas ?...

— Non.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi m'épouse-t-il ? parce que je suis riche, Anna, et il ne m'aime pas parce que je suis laide. »

Elle prononça cette sentence contre elle-même avec une espèce de dureté et en détournant la tête. Charlotte n'avait rien de beau ni d'attrayant, en effet; ses traits étaient trop grands et trop marqués pour sa petite taille; ses yeux, hésitant entre le bleu, le gris et le vert, manquaient d'éclat et n'avaient qu'une expression de douceur triste; ses cheveux, d'un blond de lin, s'accordaient mal avec son teint pâle, et sa taille menue et maigre n'avait point de grâce ni même de ce qu'on appelle distinction. Tout en elle était ordinaire et pour ainsi dire effacé; elle ne choquait pas le regard, mais elle ne le reposait pas non plus, et l'on passait à ses côtés sans prendre garde à cette créature frêle,

chétive, sans attrait, qu'il aurait fallu beaucoup aimer pour ne pas trouver laide.

Anna avait écouté et s'était indignée :

« Il ne t'aime pas, dis-tu, ce monsieur ! c'est qu'il ne te connaît pas, ma bonne Charlotte ! »

— Est-ce qu'on se soucie de connaître d'une jeune fille riche autre chose que le chiffre de sa dot ? répondit Charlotte avec amertume. Est-ce qu'une fille riche est jamais aimée, ou du moins peut-elle croire à l'affection ? Je te plains, Anna, tu es riche aussi.

— Pas autant que toi !

— Et beaucoup plus belle ; on ne t'épousera pas seulement, toi, parce que tu as des actions sur la Banque, des fermes et des prés ; mais moi !...

— Mais si on te connaissait, dit Anna en frappant du pied, si on savait comme tu es bonne ! il n'a donc jamais causé avec toi, M. Anatole ?

— Très-peu ; il venait tous les soirs avec sa mère et Lucie, sa sœur, quelquefois leur père ; une conversation générale s'établissait ; madame Clairaut tenait le dé, mon père ripostait, Lucie disait son mot : je me taisais, j'écoutais, je regardais... Ces deux dames me faisaient beaucoup de caresses, M. Anatole m'envoyait tous les matins un bouquet blanc et m'apportait tous les soirs un paquet de violettes ; on me consultait sur la couleur du papier, sur l'étoffe des chaises et des rideaux qu'on commandait pour notre appartement ; Lucie me donnait des conseils pour mon trousseau, voilà tout.

— Et comment es-tu si sûre que M. Anatole ne t'aime pas ? dit Anna revenant à son idée favorite. Il n'osait pas le dire, peut-être... »

Charlotte sourit tristement et répondit :

« Il n'est pas timide ; mais il est vrai, et à tout prendre, je l'estime de n'avoir pas menti.

— Mademoiselle, il est sept heures et demie ! dit sa femme de chambre en ouvrant la porte, et mademoiselle n'est pas coiffée !

— Allons ! obéissons, » répondit Charlotte à demi-voix, en serrant les mains de son amie consternée.

II

Le mariage eut lieu le lendemain. La cérémonie à l'église fut très-belle ; le père de Charlotte, M. Mazière, avait l'air ému ; la mère du marié, madame Clairaut, eut de beaux effets d'attendrissement ; Lucie quêtait des regards et en obtenait ; le futur avait une physionomie impassible, la future pleurait sous son voile, et elle rougit péniblement quand, sous le portail de l'église, elle entendit une femme du peuple qui disait à sa voisine, échelonnée comme elle contre les murs pour voir le cortège des époux :

« Tiens, elle n'est pas jolie, la mariée ! ah ! il ne suffit pas d'être riche pour être belle. »

Anatole avait entendu aussi ; il tourna un regard froid sur sa pauvre petite femme, et dit impérieusement au suisse :

« Faites donc ranger tout ce peuple ! »

M. Mazière avait atteint son but : marié tard, il se faisait vieux, et d'ailleurs, les années de travail avaient pour lui, comme les années de campagne pour le soldat, compté double ; il avait désiré marier sa fille, et il lui semblait que le choix de son gendre ne laissait rien à désirer. Né d'une famille pauvre, parvenu du travail, il souhaitait avant de mourir établir

Charlotte dans une de ces familles qui semblent aussi solides que le sol même sur lequel leur fortune est assise ; Anatole Clairaut s'était présenté, et il offrait à un degré rare ce que désirait le père de Charlotte. Il portait un nom ancien dans sa ville natale, et considéré à cause des services rendus par quelques-uns de ses ancêtres et de la vie grave et honorable que les siens avaient toujours menée. Qui n'a connu, dans les villes de province, quelques-unes de ces familles modestes et honorées, sur qui reposent les charges pénibles et gratuites, qui donnent des maires à la cité, des administrateurs aux hospices, des directeurs aux caisses d'épargne, des membres actifs à toutes les commissions philanthropiques, qui ont l'amitié des pauvres qu'elles obligent et l'estime des riches avec qui elles ne rivalisent pas ? Telle était la situation de M. Clairaut le père ; pour son fils, ses concitoyens le jugeaient propre à tout, et lorsqu'on objectait l'oisiveté d'Anatole, les bonnes gens répondaient :

« Oh ! quand il voudra, celui-là, il arrivera toujours quand il voudra ! »

Il avait une jolie figure, une tournure élégante ; aussi quand le public apprit qu'il allait devenir propriétaire de la grosse dot de Charlotte Mazière, la ville de *** applaudit tout d'une voix à ce mariage. On trouva Charlotte fort heureuse ; personne ne se douta de l'amertume et des défiances qui étaient nées en cette jeune âme du sentiment de ses propres disgrâces et du coup d'œil scrutateur qu'elle avait jeté sur elle-même et sur les autres.

On avait préparé pour les jeunes époux un bel appartement dans la vieille maison patrimoniale des Clairaut. Quand, au retour d'un court voyage de noces sur la côte de Bretagne, Charlotte y entra, ce fut avec un sentiment de mélancolie profonde ; elle se dit :

« Combien je serai seule ici ! »

Cependant, elle regarda et loua d'une manière aimable les dispositions que sa belle mère avait prises ; on lui montra, non sans un certain orgueil, des meubles anciens et fort beaux qui avaient tous appartenu à quelques membres de la famille, des mosaïques qu'un oncle avait rapportées de Florence, de vieux portraits d'abbés et de magistrats qui avaient l'air de froncer le sourcil en regardant les générations actuelles.

« C'est très-beau, tout cela ! dit Anna lorsqu'elle vint voir son amie, que de belles choses ! tu es bien ici !

— J'aimais autant ma chambre verte, chez mon père, répondit simplement Charlotte.

— Au fait, ces grands portraits, qui vous suivent des yeux, me feraient peur. Et puis, le dirai-je ? il n'y a aucun souvenir qui te soit propre ici ; on y est entouré de la tribu Clairaut.

— Ils ont cru bien faire, » répondit la jeune femme.

Charlotte avait senti, dès le premier jour de son mariage, auquel elle avait consenti moitié par obéissance, moitié par découragement de trouver mieux, qu'elle était épousée, mais non adoptée. Son mari n'aimait que le plaisir et les distractions bruyantes ; Lucie n'aimait qu'elle-même ; M. et madame Clairaut n'aimaient que leurs enfants, et, comme le disait jadis Arnault d'Andilly, de madame de Sévigné : la

jolie poëssie, c'étaient leurs idoles et ils les aimaient passionnément. Rien ne leur eût coûté pour donner à ces enfants chéris le rang, la fortune, la place distinguée dans le monde, ce qui semble enfin les éléments du bonheur. A leurs yeux et surtout à ceux de madame Clairaut, Charlotte devait s'estimer très-heureuse de contribuer au bien-être, à la position d'Anatole; c'était assez pour elle; il y avait là assez de gloire et de félicité, elle devait se réjouir comme se réjouit l'Hindou dont le supplice et la mort contribuent au triomphe de Jagernaut. Les sentiments intimes, ce besoin de bonheur que tout être comprend à sa manière et que Charlotte avait, à tout prendre, le droit de ressentir, on ne s'en occupait pas; mari, père, mère croyaient de bonne foi que la joie de porter leur nom, d'habiter sous leur toit, de s'asseoir à leur table et de donner des descendants à leur famille, devait pleinement rassasier son cœur et réaliser tous ses rêves. Elle ne voyait guère son mari, qui avait toujours quelque prétexte pour motiver son absence; au printemps, il assistait aux courses; l'été, l'automne, il faisait un petit voyage, un séjour à la campagne chez des célibataires de ses amis; l'hiver ne se passait pas sans qu'il allât prendre l'air de Paris; il offrait faiblement à sa femme de l'accompagner, elle refusait positivement, et les choses en restaient là. Le caractère fier de Charlotte, les tristes méfiances que sa fortune lui avaient données, s'opposaient à ce qu'elle fit beaucoup d'efforts pour gagner un cœur qui ne s'offrait pas; elle eût accueilli avec transport une marque d'amour et de confiance; un mot peut-être, un mot parti de l'âme eût suffi pour la réconcilier avec la vie, avec le mariage, avec tous ceux qu'elle craignait et dont elle se méfiait, mais ce mot elle ne le mendiait pas. Anatole la trouvait polie, douce, égale, sans volonté, une bonne petite femme, en un mot, dont il s'accommodait fort et qui ne le gênait en rien; il ne cherchait pas à pénétrer plus avant.

Elle s'était pliée sans effort apparent aux habitudes de la famille; jamais elle ne se refusait à une visite à une invitation, à une réception; elle laissait à sa belle-mère le sceptre du ménage, comme elle laissait à son mari l'administration de la fortune; docile, sans réplique et sans volonté, elle laissait passer sans contester les tirades de son beau-père sur les mérites de la famille Clairaut; elle ne se fâchait pas quand sa belle-mère lui donnait à entendre d'une façon douceuse qu'elle était bien heureuse de porter un si beau nom; elle endurait, sans laisser voir d'impatience, les confidences de Lucie, c'est à dire la longue énumération de ses projets, de ses succès, de ses toilettes, et de ce qu'elle ferait quand elle serait mariée; Charlotte écoutait avec douceur, ne donnait pas d'avis puisqu'on ne lui en demandait pas, et passait aux yeux de ses parents pour une personne aussi bornée que bonne, incapable d'avoir une volonté, et qui devait, par conséquent, rester assujettie à tous ceux qui l'entouraient.

« Mais comment te laisses-tu mener ainsi? lui disait Anna; ah! si on me réduisait à la condition de zéro, on verrait beau jeu!

— Tu sais combien j'aime la paix, lui répondait Charlotte; si je faisais ce que je veux, si je disais ce que je pense, ce serait une guerre ouverte, et j'aurais le dessous; que veux-tu faire contre quatre? »

Anna haussait les épaules avec une impatience mêlée de compassion. Charlotte reprenait :

« Je ne voulais dans toute la journée que deux heures, une le matin, pour aller à l'église, une l'après-midi, pour aller voir mon père; on me les accorde..

— Ils sont bien bons!

— Que m'importe d'employer le reste du temps au gré de ma belle-mère, à faire des visites, à en recevoir, à faire le soir la partie de M. Clairaut? Je remplis mon devoir en ne les contrariant pas.

— Tu es bien bonne à ton tour; ils disposent de ton temps et de ton argent aussi? Sais-tu qu'on dit que M. Anatole...?

— Chut! dit Charlotte en l'embrassant; il est mon mari, n'en disons pas de mal.

— Tu l'aimes donc beaucoup, lui et les siens? »

Charlotte réfléchit un peu et répondit :

« J'aime certainement Anatole, et, à cause de lui, sa famille; par malheur, tu sais que je suis concentrée et peu expansive, aussi je n'ai pas la force de leur témoigner une affection qu'ils ne demandent pas; elle est là, et j'attends.

— Quoi donc?

— Je ne sais, une maladie, un malheur, quelque chose qui nous rapproche, et alors, je l'espère, ils sauront que je pouvais être aimée.

— Je suis tentée de leur souhaiter le malheur ou l'accident, dit Anna en riant, car elle trouvait son amie trop sérieuse, afin que tu ne caches plus tes trésors, ma chère!

— A quoi bon les livrer à qui ne les demande pas?... »

III

Quelque temps après, Charlotte qui avait dîné ce jour-là chez son père, était rentrée assez tard chez elle, et, après avoir renvoyé sa femme de chambre, elle s'assit auprès du feu, car bien qu'on fût au mois de mai, la soirée était froide et pluvieuse. Elle était seule; Anatole était aux courses de chevaux de la Marche; habituée à cet isolement elle s'était créé quelques occupations, et retenue dans sa solitude, elle attira à elle le guéridon chargé de broderies, de dessins, de journaux et de livres, prit un journal, parcourut des yeux la séance de la Chambre des Pairs et un discours de M. de Montalembert sur la liberté de l'enseignement, puis elle dit :

« Si j'avais eu des enfants, comme cette question m'eût intéressée! »

Le journal tomba de ses mains, elle ferma les yeux comme pour rêver et réfléchir plus à l'aise, et deux larmes roulèrent lentement sur ses joues. Combien, à cette place, ce foyer désert l'avait-il vue pleurer! C'était là, loin des regards curieux ou railleurs, que son cœur méconnu, blessé, s'épanchait dans le silence; c'était là qu'elle pensait à son mari, dont l'affection l'eût rendue heureuse, à cette famille où elle vivait étrangère; c'était là qu'elle regrettait l'enfant qui lui aurait tenu lieu de tout et que Dieu n'avait pas voulu lui envoyer. Elle ne murmurait pas, mais cédant au besoin du bonheur, elle se demandait pourquoi elle n'était pas heureuse quand si peu eût suffi à sa joie; quand ces biens auxquels elle avait droit, la confiance d'un époux, l'amitié d'une famille adoptive, eussent si doucement con-

tenté l'ambition de son âme? Elle resta quelque temps perdue dans ses pensées; et, secouant enfin la tête, elle prit un livre de piété, dont elle lisait chaque soir quelques pages, et chercha à s'abstraire de ce chagrin toujours présent, qui toujours creusait et rongeaient son cœur, en écoutant la voix céleste qui parlait dans les pages saintes. Elle les avait bien souvent, ces pages consolantes de *l'Imitation*, et pourtant elles lui semblaient nouvelles; car à chaque lecture elle allait plus au fond, elle s'initiait davantage à la foi profonde, à l'amour embrasé qui ont dicté l'admirable livre, comme à mesure qu'on pénètre dans les veines de la terre, on découvre des sources d'eau plus abondantes et plus pures.

Minuit venait de sonner, la lampe baissait; Charlotte ferma le livre et se mit à genoux pour faire sa prière. Le petit coin où était placé son prie-Dieu était le seul qui rappelât à la jeune femme la simplicité de la maison paternelle. Le cousin du prie-Dieu était l'œuvre de sa mère; c'était elle qui y avait brodé une croix tout entourée de roses qui semblait à sa fille un symbole de sa propre vie, heureuse au dehors, martyrisée au dedans; Charlotte avait emporté de sa chambre de jeune fille un crucifix d'ivoire, une gravure de Dusseldorf représentant saint Charles Borromée et une autre qui représentait la Vierge-mère: elle aimait à prier devant ce petit oratoire, et ce soir-là, plus fervente encore que de coutume, elle se sentit émue en priant: *pour les voyageurs, pour tous nos frères absents*. Son mari, entraîné loin d'elle par la fougue des plaisirs, avait toujours sa place dans son âme tendre et inquiète. Le bruit d'un pas dans la galerie qui précédait sa chambre la rendit tout à coup attentive: la porte s'ouvrit, et Anatole, qu'elle croyait si loin, entra soudain. Elle s'était levée, elle allait lui souhaiter la bienvenue; mais elle fut arrêtée par l'air préoccupé, irrité de cette physionomie d'ordinaire insouciant et tranquille.

« Bonsoir ou plutôt bonjour, Charlotte, lui dit-il d'un ton saccadé; vous m'attendiez donc, que vous voilà encore levée? »

L'accent dur et acerbe avec lequel il dit ces mots étonnèrent la jeune femme; elle répondit avec douceur:

« Vous attendre, mon ami? je l'eusse fait volontiers si j'avais su votre retour, mais je m'étais tout simplement oubliée à lire.

— Ah! »

Il se promena en long et en large, comme un homme agité par une idée pénible. Charlotte s'était remise à sa place.

« Peut-on voir l'auteur qui vous faisait oublier le temps? Ah! fort bien! *l'Imitation*! et là? un discours du vertueux Montalembert... et ici? de *l'Institut des Jésuites*, par le P. de Ravignan. A merveille! la bibliothèque ascétique et politique est au complet. »

Charlotte garda le silence.

« Vous avez donc bien chaud? reprit son mari; vous faites un feu d'enfer... »

— Il me semblait que la soirée était fraîche, et Juliette m'a fait un peu de feu.

— Pour mon compte, j'étouffe, » répondit Anatole d'un ton d'impatience, et allant vers la fenêtre il l'ouvrit brusquement. »

Sur cette fenêtre se trouvait posée une jardinière où fleurissaient de beaux géraniums roses et blancs;

au milieu des fleurs, Charlotte avait posé une cage qui renfermait deux petits oiseaux des îles. Anatole, presque toujours absent, ignorait ce détail on l'avait oublié, et la fenêtre, en s'ouvrant sous sa main, renversa oiseaux et fleurs. Anatole resta immobile; sa femme releva la cage et s'assura que les pauvres oiseaux, qui avaient grand-peur, n'avaient pas eu grand mal, et pendant ce temps l'orage eut le temps de se former.

« Vous conviendrez que c'est une idée baroque d'obstruer ainsi les fenêtres avec des plantes et des volatiles! c'est bien là une de vos idées sentimentales! c'est pour vous consoler de mon absence, apparemment, que vous élevez des oiseaux! pourquoi pas des tourterelles? »

— Ce sont des oiseaux dont votre sœur Lucie ne voulait pas, et que j'ai pris.

— Ah! une critique de ma sœur, maintenant. Eh! ne sais-je pas, de reste, que vous ne l'aimez pas!

— Mon ami, lui dit Charlotte avec tranquillité, pourquoi cette sortie? pourquoi me chercher querelle? vous devez me connaître et savoir que je ne veux ni vous contrarier ni vous déplaire. Si vous avez quelque chagrin, confiez-le moi, et je tâcherai de vous l'adoucir; si vous êtes malade, laissez-moi vous soigner, et soyez sûr que je ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec vous et les vôtres. »

La rage nerveuse d'Anatole s'était un peu calmée, d'abord par le ridicule accident qu'il avait causé, et ensuite par la douceur pénétrante de sa femme. Il paraissait confus et pressé de se dérober à un entretien pénible, il prit la main de Charlotte, la serra et lui dit d'une voix embarrassée:

« Pardon, chère amie, j'ai un affreux mal de tête; pardon de ma maussaderie, je vais me coucher. A demain. »

Charlotte se mit au lit, inquiète de ce changement d'humeur chez un homme d'ordinaire doux et facile; elle dormit quelques heures à son réveil, elle trouva sur sa table de nuit un billet. Il était d'Anatole:

« Ma bonne Charlotte,

» Vous valez beaucoup mieux que moi, et vous me l'avez encore prouvé hier au soir; votre bonté, votre caractère généreux me rendent plus facile un aveu qui intéresse mon honneur. J'ai des dettes; elles atteignent un chiffre très-élevé; mais je ne vous en aurais pas instruite si, à ces premiers engagements, n'étaient venues se joindre ce qu'on appelle, à tort peut-être, *des dettes d'honneur*. J'ai joué aux courses de *** et j'ai perdu; j'ai parié, j'ai perdu encore, et, après une nuit de désespoir, j'ai fait le relevé exact de tout ce que je dois: 210,000 fr.

» Je voulais vous faire cet aveu dès hier; je n'ai pu parler, je préfère vous écrire, et la nécessité m'oblige à y joindre une prière. Sans votre signature, je ne puis m'acquitter. Me la refuserez-vous? Si ce que je possède suffisait, je ne vous importunerai pas, mais l'honneur parle et me livre à votre merci.

» A. »

Charlotte prit la plume et écrivit sur-le-champ ces mots:

» Je vous remercie; votre aveu, si forcé qu'il fût, m'a fait plaisir. Vendez mes biens, disposez de tout, et comptez sur moi comme sur un ami et le plus dévoué de tous. » CHARLOTTE. »

Quand elle revit son mari au déjeuner, sous les yeux de sa famille, il s'approcha d'elle, l'embrassa et lui dit tout bas à l'oreille :

« Merci, Charlotte, et surtout pas un mot devant eux ! »

Dès ce moment, il y eut un secret entre elle et son mari, un secret à eux seuls ; or, qu'est-ce qui rapproche, qu'est-ce qui réunit comme un secret porté en commun ? on a dit de l'amitié, qu'elle avait une dernière faveur,

C'est son secret le plus intime !

Charlotte le comprit ; à dater de ce jour, elle aimait son mari autrement que par devoir, elle aimait son mari comme un ami peu sage, sans doute, mais malheureux ; sa vive imagination se monta au point qu'elle ne vit même plus les côtés égoïstes et laids de la confiance qu'Anatole lui avait faite : elle l'aima beaucoup par la joie de l'avoir obligé, il l'aima un peu pour ne pas paraître ingrat.

IV

Cependant, ce sacrifice accompli avec une joie enthousiaste et fière eut, dans la vie de Charlotte, des contre-coups pénibles. L'argent, pour lequel elle avait eu jusqu'alors un âpre mépris, lui fit sentir son impérieuse nécessité, qui la cribla chaque jour de mille douloureux coups d'épingles. Elle n'avait plus de revenus, et elle devait arrêter et payer les dépenses de ses domestiques ; elle n'avait plus de revenus, et elle devait solder la pension convenue avec sa belle-mère pour les frais de table et de logement du jeune ménage ; elle croyait voir sur le visage des serveurs une surprise insolente et sur celui de madame Clairaut une inquiétude secrète, et elle ne rencontrait ni femme de chambre ni belle-mère sans éprouver un embarras cruel, l'embarras des débiteurs en présence de leurs créanciers. Un aveu eût tout simplifié, du moins aux yeux de ses parents, mais un aveu eût contrarié Anatole, et la jeune femme se tut. Un aveu qui aurait révélé à M. Mazière les torts de son gendre, aurait sans doute procuré un appui à Charlotte, mais en compromettant son mari et en affligeant son père ; elle se tut encore. Peut-être goûtait-elle un secret plaisir dans ces souffrances qui mettaient à l'épreuve sa force d'âme et son dévouement : elle se sentait vivre, puisqu'elle aimait ; elle se sentait vivre, puisqu'elle se sentait souffrir !

La situation gênée où elle se trouvait développa sa perspicacité. Jusqu'alors sa vie et ses intérêts avaient flotté à la dérive, elle ne s'en était pas occupée, pensant avec un secret dédain que sa fortune serait sauvegardée de reste par ceux qui s'y intéressaient plus qu'elle-même. Peu soucieuse de ses propres affaires, sa dignité l'empêchait d'examiner celles des autres ; mais au moment où ses pensées s'arrêtèrent forcément sur la terrible question de l'argent, elle dut s'apercevoir et s'avouer que les dépenses de la famille Clairaut dépassaient probablement et de beaucoup la fortune qu'elle lui connaissait. Ce n'étaient que dîners, réunions brillantes, toilettes aussi variées que chères ; l'antique et respectable économie des aïeules si chères à M. Clairaut était remplacée par une prodigalité incessante et Charlotte se l'expliquait : il fallait marier Lucie ! il fallait placer cette charmante

image dans un cadre doré qui attirât les yeux ; c'était pour elle qu'on courait les fêtes, pour elle, qu'on invitait une société choisie, où les mères qui étaient en jouissance de fils se voyaient particulièrement choyées ; c'était pour mettre ses talents en lumière qu'on donnait des concerts ; c'était pour plaire à leur enfant gâtée et coquette que le père et la mère acquittaient, sans sourciller, tant et de si redoutables factures de robes et de chapeaux !

« Ils ne m'écouteront pas, si je les engageais à se modérer, se disait Charlotte ; ils me croiraient, moi ! jalouse de Lucie ! »

Elle osa cependant en parler à son mari, qui lui répondit avec sa légèreté habituelle :

« Ah ! de grâce, ne contrarions pas maman ; ne faut-il pas qu'elle marie la petite sœur ? Elle se figure que, comme dans les contes de fées, le fils du roi ne viendra que lorsqu'il aura vu Lucie au bal ; elle croirait tous ses projets manqués si on ne donnait plus de fêtes et si ma sœur ne changeait pas de robe tous les huit jours. Quand Lucie sera mariée, papa et maman se rangeront... »

— Et vous ? dit Charlotte avec un timide sourire.

— Moi ! eh ! mais je suis un modèle ; ne devais-je pas aller à Bade cette année ? J'y ai renoncé par raison, uniquement par raison, et cependant j'avais de l'argent, tenez... »

Il jeta quelques poignées d'or sur la table : Charlotte les regarda.

« Les voulez-vous ? dit-il.

— Je dois à la femme de chambre et au domestique, répondit-elle, leurs gages et quelques débours, et puis la pension que nous payons à votre mère... »

— C'est bien, c'est bien, payez : qui paye ses dettes s'enrichit, dit-on ; singulier proverbe et que je crois très-peu exact ; laissez-moi seulement une centaine de francs, dites, Charlotte ? »

Elle inclina la tête, et, sans oser s'informer de l'origine de cet argent, sans demander s'il venait de la bouillotte ou du lansquenet, elle prit et paya.

L'empressement et le plaisir mal déguisés avec lesquels madame Clairaut reçut cette faible somme lui donna à réfléchir ; elle y rêva tout en écoutant les projets de Lucie pour la saison d'hiver qui allait bientôt commencer.

Une autre remarque qu'elle fit à la même époque la remplit d'inquiétudes : son père paraissait triste ; l'activité joyeuse et un peu fanfaronne de ses beaux jours avait disparu ; il parlait peu, lui qui autrefois entretenait si volontiers de ses succès et de ses projets amis et indifférents ; il ne riait plus en se frottant les mains, il accueillait sa fille avec une tendresse plus grande qu'autrefois, mais la confiance et l'expansion étaient bannies de leur entretien, et quand vint la Saint-Charles, jour où d'habitude il comblait sa fille de fastueux présents, il lui offrit simplement un petit bracelet formé des cheveux de sa mère et lui dit :

« Mon enfant, une autre fois, je ferai mieux. »

Une larme mouillait ses yeux ; Charlotte se jeta à son cou et l'embrassa avec effusion, en s'écriant :

« Jamais tu ne m'as rien donné de plus précieux. »

Elle allait en dire davantage, elle allait peut-être faire et obtenir un aveu, quand la porte s'ouvrit ; Anatole entra, avec un sourire vainqueur, tenant un admirable bouquet qu'il offrit à sa femme. Dans le

bouquet était un écrin qui renfermait un camée entouré de perles.

« Merci, merci, mon ami, » dit Charlotte en rassérénant son visage, tandis qu'elle pensait :

« Hélas! comment payerons-nous ce bouquet de fête?... et mon père, qu'a-t-il donc? »

M^{me} FOURDON.

(La fin au prochain numéro.)

PETITE HISTOIRE DES FUNÉRAILLES



Les Anglais représentent la mort sous la forme d'un archer qui lance incessamment des traits. Parmi les flèches les plus cruelles de cet inépuisable carquois, on peut compter l'horreur qu'inspirent les tristes restes que l'âme n'habite plus, et le besoin de se délivrer aussitôt de la vue de ce qui n'a plus de nom dans aucune langue, et qui, hier cependant, était ce que nous avons de plus cher ici-bas; c'est l'arrêt divin; ce qui est cendre retourne en cendre, et si les peuples ont varié dans les différentes manières de cacher aux vivants les dépouilles des morts, le sentiment était le même chez toutes les nations.

Les Hébreux suivaient la coutume la plus naturelle, ils rendaient l'argile à l'argile, et ensevelissaient leurs morts au sein de la terre ou dans des grottes, sépultures naturelles, dont on fermait l'entrée avec des pierres. On voit, par la Sainte Ecriture, qu'ils embaumaient les corps des personnes considérables, et les faisaient reposer sur un lit d'aromates. Fidèles à cette coutume de leur nation, les saintes femmes, le lendemain du sabbat, dès l'aube, allaient au tombeau pour jeter du nard et des parfums sur le corps de Jésus, et il récompensa leur zèle en se montrant à leurs yeux dans la gloire de la résurrection. Quoique les funérailles des Juifs se fissent avec pompe, elles n'étaient pas une cérémonie religieuse, et les prêtres même n'y paraissaient jamais, ils se bornaient, comme on le voit au livre des Machabées, à offrir des sacrifices pour la rémission des péchés de ceux qui n'étaient plus. Les plus proches parents conduisaient le deuil. Il y avait des femmes qui faisaient le métier de pleurer en ces occasions, et on joignait leurs voix au son mélancolique des flûtes. Enfin, on composait des cantiques qui servaient d'oraison funèbre aux personnes dont la mort avait été malheureuse. Tel fut le chant si beau que composa David pour Jonathas et celui du prophète Jérémie pour Josias. Les marques du deuil, chez les Israélites, consistaient à déchirer les vêtements dès qu'on apprenait une mauvaise nouvelle, à se couvrir la tête de cendre, et à ne porter que des habits sales et déchirés, ou quelquefois un cilice. Le jeûne accompagnait le deuil, et il y avait des veuves, telles que Judith et Anne la prophétesse, qui continuaient toute leur vie ces austères pratiques.

Les Égyptiens se plaçaient dans l'idée de la mort, et ils ne livraient pas les corps à la destruction rapide du bûcher, ou au travail plus lent, mais destructif aussi, de la terre; ils les embaumaient et les

rendaient incorruptibles, ainsi que nous le voyons par ces momies qui semblent taillées dans le bronze ou le granit, et qui ne rappellent ni la vie dans son énergie, ni la mort dans sa prompte dissolution. D'après Diodore de Sicile, les Égyptiens avaient trois sortes d'embaumements, les pompeux, les médiocres et les simples. Ils employaient pour cette opération le sel, le vin de palmier, la gomme de cèdre, la myrrhe, le cénamome et d'autres substances odoriférantes qui, non-seulement conservaient les corps, mais leur donnaient une odeur très-suaue. On les enfermait dans des cercueils étroits, en forme de gaine, que souvent l'on couvrait d'inscriptions en langue hiéroglyphique, qui relataient les noms et les qualités, et ces cercueils étaient placés dans des souterrains, où l'on retrouve encore de nos jours ce peuple immobile et muet. Les pyramides étaient des salles de sépulture attribuées aux rois. Avec le corps, on enfermait souvent dans le cercueil des bijoux, des monnaies, des marques honorifiques, des jouets, selon le rang et l'âge des défunts. Quelques peuples des îles de l'Atlantique, particulièrement les Guanches, qui sont les premiers habitants de Ténériffe, semblent avoir emprunté aux Égyptiens l'art des embaumements. On trouve chez eux d'immenses caveaux remplis de cadavres préparés et enveloppés de peaux.

Les Grecs brûlaient ou inhumaient leurs morts; le système philosophique que professaient les particuliers déterminait seul leur choix. Démocrite préférait l'inhumation, Héraclite voulait le feu; ce dernier avis prévalut, semble-t-il, et fut toujours celui de la majorité, car on voit dans l'Iliade, les corps des héros brûlés sur un bûcher, et les amis, les parents recueillant les cendres et les ossements, et les enfermant dans des urnes que l'on gardait avec soin. On faisait des libations autour du bûcher, et l'on invoquait les dieux infernaux. Plutarque raconte avec détail les splendides funérailles que fit Alexandre à Ephésion, cet autre lui-même. Il commença par faire pendre le pauvre médecin de son défunt ami, puis il alla subjuguier la petite tribu des Cusiens, près de Suze, et l'immola tout entière aux mânes de son favori. Il fit transporter le corps (embaumé probablement), à Babylone, et employa les plus habiles architectes à construire un bûcher qui fût digne de symboliser ses fastueux regrets. Ce bûcher, formé de cinq étages, avait une étendue d'un stade; le soubassement était formé de

carènes de vaisseaux dorées; au-dessus s'élevait une garniture de flambeaux de cire entourés de couronnes et ornés d'aigles et de dragons; des bas-reliefs représentant des chasses formaient le troisième étage, des groupes de centaures, le quatrième; le cinquième représentait des taureaux et des lions, et le dessus du bûcher était orné de trophées et d'armures, où se confondaient les armes macédoniennes et celles des nations subjuguées. Ce fut sur cette plate-forme qu'on plaça le corps d'Éphestion, et on le brûla au son des cantiques funèbres chantés par des milliers de voix. Telle fut la pompe théâtrale et barbare dont Alexandre honora son ami. Quand les empereurs romains célébraient l'apothéose de leurs successeurs, ils imitaient ce bûcher, dont la composition a souvent préoccupé les artistes de l'antiquité. Chez les Romains, quand une personne était près d'expirer, les plus proches parents se tenaient près de son lit pour lui fermer les yeux; dès qu'elle était morte, on l'appelait à trois reprises par son nom, et on lui mettait une obole dans la bouche, afin qu'elle pût payer le passage au nocher des enfers. Si le défunt était riche et noble, on l'embaumait, puis on l'exposait sur un lit de parade, en ayant soin de le couronner de fleurs et de le parer d'habits précieux. Les funérailles se faisaient le huitième jour; les joueurs de flûte et les pleureuses gagées ouvraient la marche; on portait, mais renversées, les décorations et les marques d'honneur que le mort avait reçues, puis venaient les images en cire des aïeux, que suivait la famille entière; les fils allaient la tête couverte, les filles la tête nue, en robe noire et les cheveux épars. Le corps, porté sur son lit de parade, et entouré de torches, s'arrêtait dans le forum; là un des proches, quelquefois le fils ou le frère, montait à la tribune aux harangues, et prononçait l'oraison funèbre; quand elle était terminée, le cortège se dirigeait vers le bûcher. On y déposait le corps, et le plus proche parent, en détournant la tête, y mettait le feu. Pendant que le corps se consumait, on répandait du sang humain devant le bûcher, pour apaiser, disait-on, les mânes du défunt. Ce sang fut d'abord celui des prisonniers de guerre; plus tard on répandit celui des malheureux gladiateurs. Dès que le corps était consumé, on renfermait les cendres dans une urne, et on s'écriait : — *Adieu pour toujours! nous vous suivrons dans l'ordre que voudra la nature.* L'urne était renfermée dans un tombeau sur lequel on inscrivait une épitaphe, qui commençait d'ordinaire, par : *Aux dieux mânes!* et finissait par : *que la terre lui soit légère!*

Voici quelques épitaphes recueillies dans la Gaule, alors qu'elle était soumise aux Romains et qu'elle avait adopté leurs usages :

SILENUS REGINUS
A ÉLEVÉ CE MONUMENT AUX MANES DE
CAMILLA AUGUSTILLA,
SA SŒUR CHÉRIE. ELLE A VÉCU XXX ANS
ET N'A CAUSÉ D'AUTRE CHAGRIN A SES PARENTS
QUE CELUI DE SA MORT.

La douleur est la même partout. Louis XIV employait la même expression en parlant de la mort de sa femme.

AUX MANES DE MARINA DEMETRIA,
D'ORIGINE GREQUE.

A LA MÉMOIRE ÉTERNELLE D'EXONINUS PATERNIANUS,
CENTURION LÉGIONNAIRE,
ET A LA MÉMOIRE DE SA FILLE CHÉRIE.

SALUT, O MÉDICUS!
SALUT, O GEMINA!

A LA MÉMOIRE DE SEPTICIA GEMINA,
FEMME TRÈS-FIDÈLE, ET ÉPOUSE D'UN SEUL MARI.

Les familles distinguées établissaient leurs mausolées hors des murs, soit dans des villas, soit au bord des routes. On voit encore aujourd'hui, le long des mégalocliques avenues qui conduisent à la Ville éternelle, des ruines de ces fastueux monuments. Plusieurs de ces tombeaux consistaient en des chambres souterraines; d'autres s'élevaient au-dessus du sol; quelques-uns en forme de tours ou de pyramides. A côté s'élevaient des bosquets à l'ombre desquels se célébraient les banquets funèbres. Le sépulcre de Cecilia Metella, que tout le monde connaît, au moins par la gravure, peut donner une idée du luxe que les Romains appliquaient même à leurs tombeaux.

Les cérémonies, les urnes, les épitaphes, les souterrains ornés de statues et de mosaïques, n'étaient que pour les riches; les pauvres et les esclaves étaient enterrés ou jetés dans des enceintes où l'on creusait des fosses, à peine recouvertes d'un peu de terre. Les premiers chrétiens avaient, en vertu du dogme de la résurrection, un grand respect pour les corps de leurs frères, ces corps promis à une vie éternelle et qui, même ici-bas, avaient été les tabernacles du Saint-Esprit. Ils enterraient les cadavres après les avoir lavés et embaumés; ils y employaient plus de parfums, dit Tertullien, que les païens pour leurs sacrifices. Ils les revêtaient d'un linceul et les portaient au tombeau, accompagnant le corps avec des cierges et des flambeaux, en chantant des hymnes pour louer Dieu et marquer la croyance à la vie future. On plaçait le corps la tête à l'orient. On priait pour les morts, on offrait pour eux le saint sacrifice, l'on donnait aux pauvres le festin que l'on appelle agapes, et d'autres aumônes, et on en renouvelait la mémoire au bout de l'an. — Les chrétiens ne voulurent pas confondre leurs sépultures avec celles des païens, et ils choisirent pour demeure dernière les carrières abandonnées d'où Rome était sortie, les catacombes enfin, si fameuses dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Ils appelaient ces catacombes du mot grec *cimetière*, qui veut dire *dortoir*, expression bien frappante, puisqu'elle porte en elle la promesse du réveil. Des fossoyeurs qui occupaient un rang distingué parmi les serviteurs de l'Eglise, et dont les portraits et les noms sont même venus jusqu'à nous, creusaient, dans les murs de tuf des cimetières, des fosses étagées à peu près, qu'on nous pardonne l'expression, comme les tiroirs d'une commode; c'était là qu'ils couchaient, sans cercueil, les corps de leurs frères. Ils prenaient soin d'ensevelir avec eux quelque insigne de leur profession ou quelque emblème de leur vertu. Les prêtres gardaient l'étole et le livre des évangiles, les époux l'anneau d'alliance, les vierges le voile et la couronne de fleurs, les martyrs la fiole de sang, la palme triomphale, parfois un instrument du supplice, dérobé à l'arsenal du bourreau. Aux pieds de sainte Cécile étaient placés les

linges qui avaient servi à bander ses plaies; auprès des ossements du saint diacre Laurent se trouvaient les linges avec lesquels il essuyait les pieds des pauvres; sainte Agnès et sainte Émerentienne étaient ensevelies avec leur voile. On bouchait l'entrée du sépulcre avec des tuiles, des briques, un morceau de marbre sur lequel on écrivait une épitaphe. Beaucoup de ces sépultures sont parlantes, dit Prudence dans un de ses hymnes; les petites lettres qui y sont tracées redisent le nom du martyr, ou quelque épitaphe courte et expressive. Elles diffèrent, par le fond et par la forme, des inscriptions païennes :

LE CINQUIÈME DES CALENDES DE NOVEMBRE,
ICI A ÉTÉ POSÉ POUR DORMIR,
GORGONIUS,
AMI A TOUS ET ENNEMI DE PERSONNE.

LAURINA, PLUS DOUCE QUE LE MIEL,
REPOSE EN PAIX.

ICI
GORDIANUS,
NONCE DE LA GAULE, ÉGORGÉ POUR LA FOI,
AVEC TOUTE SA FAMILLE.
REPOSE EN PAIX.
THÉOPHILE SERVANTE
A FAIT CE MONUMENT.

DIEU, QUI ÊTES ASSIS À LA DROITE DU PÈRE,
ADMETTEZ DANS LE SÉJOUR DE VOS SAINTS
LA PETITE ÂME DE NECTARÉE.

TU VIS EN DIEU.

La douceur et l'espérance qui éclatent dans ces inscriptions, tracées en des temps terribles, sous la hache et le glaive, frapperont nos lecteurs.

Le christianisme, en se répandant par tout l'empire, abolit absolument l'usage du bûcher, qui déjà était moins en vogue depuis le temps des Antonins. Nos ancêtres les Francs avaient l'habitude d'ensevelir avec eux les objets qui leur avaient été chers durant leur vie: cheval, armes, bijoux, et quelquefois la femme ou l'esclave. Les Gaulois, avant qu'ils eussent pris les coutumes et la religion des Romains, plaçaient également dans les tombeaux de leurs proches armes, monnaies, joyaux, tout ce qui avait été précieux au défunt pendant sa vie, et qui devait, dans les étroites idées du paganisme, le consoler sur d'autres rives. On trouve dans les tombes gauloises des haches de silex, des monnaies portant l'effigie d'un cheval, des bracelets et des colliers. Ils immolaient des victimes humaines sur la tombe, et, comme les Romains, ils mettaient une obole dans la bouche du mort.

Dans les premiers siècles de la monarchie, le tombeau de Childéric I^{er}, retrouvé à Tournai dans le dernier siècle, a rendu au jour des aigilles d'or, un sceau également en or, des armes et des vêtements précieux. Lorsque des mains sacrilèges violèrent les sépultures royales de Saint-Denis, elles trouvèrent parmi la poussière de nos premiers rois, des sceptres, des mains de justice, des couronnes, des quenouilles, emblèmes de la puissance des rois et des vertus domestiques des reines.

Jusqu'en l'année 1200, on ensevelit en France les personnes laïques autour des églises, dans une

enceinte bénie, et avec les cérémonies et les prières qu'aujourd'hui encore nous voyons pratiquer. Les religieux étaient enterrés dans le préau qui faisait le milieu du cloître, les prélats et les prêtres dans la nef même.

Il était d'usage aussi de suspendre aux tombeaux la sentence d'absolution des péchés du défunt. Héloïse écrivait à Pierre le Vénéral, abbé de Cluny, pour lui demander une de ces formules, qu'elle voulait déposer sur le cercueil d'Abeillard, et l'abbé Cochet, cet intelligent explorateur des sépultures antiques, a retrouvé plus d'un de ces actes qui, en absolvant la mémoire des morts, consolait la douleur des vivants.

Autrefois, lorsqu'on tombait en deuil, les femmes quittaient leurs bijoux et portaient un bandeau de crêpe sur le front, et un couvre-chef à barbes pendantes. Cet usage existait encore au temps de Louis XIV, ainsi qu'on le voit par les lettres de madame de Sévigné. Dans certaines provinces de France l'appartement était tendu de noir pendant six mois, de gris pendant le reste du deuil. Les nobles, en signe de grand deuil, mettaient une longue barbe d'or. Le jeune prince de Vaudemont portait ce singulier insigne en conduisant les funérailles de Charles le Téméraire, qu'il avait vaincu la veille. Il était d'usage aussi, lorsqu'on faisait les obsèques d'un homme distingué, de couvrir de son armure un des vassaux, qui se couchait immobile sur le catafalque pendant la durée du service. On tendait les murs de l'église d'une bande de drap appelée *litre*, ou ceinture funèbre, sur laquelle était figuré le blason du défunt. C'étaient là les usages des grands. Parmi le peuple, il arrivait souvent qu'on donnait, au jour du mariage, à la fiancée, des robes noires pour ses deuils à venir; on tempérait ainsi la joie tumultueuse des noces par une idée grave et religieuse.

Au commencement du treizième siècle, les seigneurs, avoués et protecteurs des abbayes, les nobles seigneurs de paroisses, achetèrent le privilège de se faire ensevelir dans les églises; les bourgeois les imitèrent, et nos églises, grâce à cet usage, se remplirent de monuments curieux et somptueux, dont un grand nombre sont venus jusqu'à nous, et inspirent un religieux respect. Ces nobles effigies, ces chevaliers armés, couchés les pieds sur un lion, ces femmes couchées à côté de leurs époux, dans une union indissoluble, les épitaphes où l'énumération des titres et des dignités se terminait par ces mots: « Priez pour l'âme, » rappelaient énergiquement que l'homme est peu de chose, et que toute grandeur passe comme un souffle. La Renaissance eut le tort d'introduire dans les ornements des sépultures des figures allégoriques, des emblèmes de la mythologie, bien déplacés sur une tombe chrétienne; les plus beaux monuments, à dater du seizième siècle, sont entachés de ce mauvais goût. — Mais au dix-huitième siècle, on déclama fort contre les sépultures au sein des villes; on assura que les églises étaient des foyers de maladie et d'infection, ce qui pouvait être vrai pour les églises et les cimetières de Paris, et il fut décrété qu'on enterrerait dorénavant en dehors des cités. Aujourd'hui encore, l'on se conforme à cet usage; les cimetières, remplis de monuments et plantés d'arbres et de fleurs, sont de mélancoliques jardins où l'on voudrait trouver l'idée chrétienne

plus fréquemment exprimée. La croix n'y domine guère; on y voit des D. M. aux Dieux mânes, des: *Que la terre lui soit légère!* qui attestent ou l'impiété, ou l'ignorance de ceux qui les ont tracés. L'Eglise seule a conservé ses cérémonies antiques, où le deuil se mêle à l'espérance, le chant de la mort aux promesses de la résurrection, et rien n'est beau comme ces hymnes des funérailles, que nous entendons tous les jours sans y prêter grande attention, jusqu'au moment où une grande douleur nous absorbe et nous empêche parfois de goûter les divines consolations que la religion répand sur tous les actes de notre existence.

En Allemagne et en Pologne on couronne les défunts de romarin et on jette des touffes de fleurs parfumées sur les cercueils. La même coutume existe en Corse. En Bretagne et en Normandie on brûle la paille du pauvre paysan qui vient de mourir; la marque noire laissée sur la terre est un signe de deuil. En Flandre, on fait une croix de paille, et on la place devant le seuil de la maison mortuaire. En Angleterre, on suspend au-dessus de sa porte le blason du gentilhomme qui vient de quitter la terre. En Italie, on porte les morts au tombeau à visage

découvert et couronnés de fleurs. En Allemagne aussi, la crainte des inhumations précipitées a fait naître un usage prudent; près du cimetière est une maison où l'on dépose les corps, sans cercueil; ils sont placés sur un lit, des rubans aboutissant à des sonnettes sont attachés à leurs mains et à leurs pieds; au moindre mouvement la sonnette avertit, les médecins accourent, et les secours de l'art sont donnés. Il est bien rare, hélas! qu'on ait dû les invoquer; néanmoins, cette institution est digne d'éloges, et il serait à désirer qu'elle fût imitée partout.

En Corse, une femme, la plus proche parente du défunt, fait l'oraison funèbre, ou *ballata*, en présence du cadavre, et parfois le langage inculte de ces pauvres paysannes s'élève à la plus touchante éloquence. En Bretagne, terre où les morts sont sacrés, on fait prendre le deuil même à la ruche d'abeille, et à tous les animaux, et les Bretons conservent les têtes de leurs parents dans des reliquaires, auxquels ils donnent la forme de petites églises; on les dépose dans un lieu apparent du cimetière.

En général, on peut juger de la foi et des mœurs d'un peuple par le respect qu'il porte à ses morts.

XXX.

REVUE MUSICALE

Parmi les œuvres qui composent notre catalogue d'octobre, on trouvera un choix très-varié de morceaux sérieux et classiques, de même qu'une grande collection de fantaisies, de mélodies et de bagatelles, sur des motifs des plus beaux opéras.

Comme musique facile, on trouvera, sous le titre de *Macedoine musicale*, la plus charmante série, composée de 53 morceaux, tirés des œuvres des meilleurs maîtres et arrangés avec beaucoup de soin et de talent par Clémenti. Ainsi, le *Finale d'Haydn*, di *Prendi*, de Mozart, air de *Paesello*, air de *Händel*, sont certainement de magnifiques pages mises à la portée des jeunes intelligences.

Comme par le passé, notre choix de quadrilles et de danses de toutes sortes ne le cède en rien aux plus brillantes collections.

Le mois dernier nous avons offert à nos abonnées l'opéra du *Barbier de Séville*, de Rossini, avec paroles italiennes; ce mois-ci nous leur donnons, comme musique de chant, le bel opéra français de *Jeanne d'Arc*, de Carafa. Dans cet ouvrage on remarquera plusieurs airs pour soprano; de ravissants duos et des trios du plus grand mérite. Cette mu-

sique, essentiellement classique, convient admirablement à l'étude du chant.

Sous le titre de *Parnasse populaire*, M. E. Savary, professeur et chef de l'Orphéon de la ville de Paris, vient de publier, chez M. Girod, douze chœurs très-remarquables, autorisés par la commission du chant pour les écoles de la ville de Paris. Le talent incontestable de M. Savary vient d'être couronné d'un succès bien mérité : la commission du chant lui a décerné une médaille d'or.

Quoique ces douze chœurs ne puissent être classés dans nos catalogues, étant marqués prix net, nous les recommandons cependant tout particulièrement aux professeurs et aux pensionnats comme une œuvre consciencieuse et d'un travail aussi utile qu'agréable pour les élèves.

Les abonnées qui voudraient enrichir leur bibliothèque musicale de cet ouvrage important ne pourront l'obtenir qu'en dehors de l'abonnement.

Seulement, comme nous l'avons annoncé, nous faisons une forte remise sur la musique marquée prix net. La nouvelle publication de M. Savary, dont le prix net est de 7 fr., sera donc délivrée aux abonnées moyennant 5 fr. M.

CHERUBINI

Tout le monde connaît le beau tableau de M. Ingres représentant Cherubini inspiré par Polymnie. Cette tête sévère, morose et même un peu renfrognée, que le pinceau du grand artiste s'est plu à idéaliser avec tant de succès, attire les yeux de la génération moderne comme une médaille vivante des temps oubliés. Élève de Sarti, contemporain de Cimarosa,

ami de Marmontel, et de Morellet, mêlé à la querelle des Gluckistes et des Piccinistes, maître de chant du prince de Galles, honoré de la faveur de Marie-Antoinette, Cherubini, chargé d'honneurs et de couronnes, a vu passer quatre ou cinq générations d'artistes. Avait-il du génie? Nous n'oserions dire non, quoique aucun des nombreux ouvrages qui firent une sensation profonde à leur apparition, ne se soit maintenu

au théâtre. C'est peut-être à sa musique religieuse, qui produit encore beaucoup d'effet aujourd'hui, que ce compositeur devra de vivre par ses œuvres dans la mémoire des hommes. Cherubini ne fonda pas une école nouvelle; disciple de Gluck et de Méhul, il marcha sur leurs traces sans rien créer d'original. Si la science du contrepoint fut poussée par lui jusqu'à sa plus haute période, l'imagination lui fit défaut. Longtemps imitateur du genre italien, il n'en eut ni la légèreté ni la grâce; en revanche, il introduisit dans l'opéra des développements considérables, une instrumentation plus énergique et plus ingénieuse, des accompagnements plus riches, des effets d'orchestre plus larges et plus variés. Depuis, malheureusement, le procédé a été compliqué jusqu'à l'abus; aussi peut-on dire en toute assurance qu'il fut le père de cette musique travaillée, bruyante et savante, où les grandes combinaisons harmoniques étouffent le charme de la mélodie et les élans de l'inspiration.

Marie-Louis-Charles-Zénobie-Salvator Cherubini naquit à Florence, le 8 septembre 1760, de Barthélemy Cherubini et de Verdiane Bozi. Son père était professeur de musique et remplissait en outre, au théâtre de la Pergola, les fonctions de *maestro al combalo*, c'est-à-dire qu'il tenait le clavier pour l'accompagnement des récitatifs. Le jeune Louis était le dixième de douze enfants. Né avec une complexion débile, le futur compositeur survécut pourtant seul à sa nombreuse famille. Cherubini annonça des dispositions précoces. A peine âgé de six ans, il faisait résonner sous ses petits doigts les touches du clavier de son père, qui fut son premier professeur. A neuf ans, il reçut des leçons d'harmonie de Bartholomeo Felici. Pierre Bizarre et Joseph Castrucci lui enseignèrent le chant.

« Il ne faut pas, observe à ce sujet M. Halévy, qu'on s'étonne de voir un élève-compositeur étudier l'art du chant comme s'il devait devenir chanteur lui-même. Le maître italien regarde la voix humaine comme une puissance avec laquelle on doit traiter d'égal à égal; dans d'autres écoles, le compositeur agit souvent en despote et impose à la voix des obligations auxquelles elle est le plus souvent contrainte de résister. »

A treize ans, Cherubini était assez fort pour faire exécuter à Florence une messe solennelle à quatre voix, avec accompagnement d'orchestre. Cet ouvrage suivi de plusieurs morceaux fort applaudis dans sa ville natale, attira sur lui l'attention de Léopold II, duc de Toscane, protecteur éclairé des arts. Ce prince lui accorda, en 1778, une pension destinée à lui fournir les moyens de perfectionner son talent à Bologne, sous la direction de Sarti, l'un des maîtres les plus savants et les plus renommés du temps.

« Quatre années, dit M. Fétis, furent employées dans cette école par le jeune artiste à des travaux sérieux pour acquérir une profonde connaissance du contrepoint et de l'ancien style fugué. Les leçons de Sarti, ajoute M. Halévy, furent toutes pratiques. Ce fut dans les principaux théâtres de l'Italie que Cherubini les reçut. Sarti amenait son élève de prédilection dans toutes les villes où il allait écrire des opéras, et l'employait utilement, en lui abandonnant la composition des rôles secondaires. Quelle que fût l'humilité de cette condition, elle servait cependant

aux études du jeune compositeur, qui, assistant à la création des ouvrages nouveaux, apprenait à conduire les répétitions, et puisait une expérience précoce aux sources si fécondes des difficultés de l'art. »

A vingt ans, Cherubini écrivit son premier opéra, *Quinto Fabio*, qui fut représenté à Alexandrie. En 1782, il fit jouer à Florence *Armida* et *Mezencio*. Appelé à Livourne pour l'inauguration d'une salle nouvelle, il écrivit *Adriano in Siria*. Enfin les deux opéras d'*Idalide* et d'*Alessandro nell'Indie*, joués à Mantoue en 1784, étendirent si bien et si loin la réputation de leur auteur, que Cherubini fut appelé à Londres et à Paris. Ce fut dans cette dernière ville qu'il rencontra le célèbre violoniste Viotti, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Après avoir obtenu des succès légitimes dans la *Finte Principessa*, *Giulio Sabino*, *Ifigenia in Aulide*, il fut nommé, à Londres, compositeur du théâtre du Roi. Chargé en cette qualité de diriger l'exécution des opéras représentés, il sut intercaler dans les œuvres de Paesello et de Cimarosa des morceaux qu'on admira beaucoup. Le prince de Galles, fort amateur de musique, accueillit le jeune maestro avec une grâce charmante. Mais Viotti l'engageait vivement à venir chercher à Paris la consécration définitive que cette ville donne ou refuse aux réputations formées hors de son sein. Cherubini s'y fixa en 1788.

« Ce fut, dit M. Halévy, un temps heureux pour lui; car il était très-fier lui-même de ses œuvres. »

Il avait alors vingt-un ans. Un portrait, peint à cette époque, nous le montre doué d'une physionomie expressive et noble. Le monde l'aimait, il aimait le monde. Présenté à la cour, admis chez la Reine, qui aimait la musique et protégeait les musiciens, invité aux concerts que donnait madame de Polignac, il devint un personnage illustre, aussi les portes de l'Opéra s'ouvrirent-elles devant lui. Marmontel, qu'il avait connu chez l'abbé Morellet, lui promit un poème. Les Gluckistes et les Piccinistes se livraient de rudes guerres. Cherubini se rangea sous la bannière de Gluck. On voit que les succès, les intrigues, le travail et les plaisirs du monde absorbaient étrangement cette existence remplie. Cherubini fit représenter à cette époque *Démophon*, opéra qui ne produisit aucun effet. On le trouva glacial. M. Fétis attribue cet échec au manque d'intérêt dramatique et à l'absence de mélodie, défauts que ne pouvait racheter le mérite incontestable de facture et d'orchestration qu'on peut apprécier dans cet ouvrage. L'opéra de *Lodoïska*, représenté à Feydeau le 20 juillet 1791, au plus fort des orages politiques, peu de temps après l'arrestation du Roi à Varennes, obtint un succès d'enthousiasme. Le compositeur n'eut point à souffrir des crises terribles dont la France fut ébranlée, car nous retrouvons dans le *Moniteur* du 26 janvier 1796, un article racontant qu'il dirigea l'exécution d'un chœur dans lequel on distingue, dit le journal officiel, le *Serment de haine à la Royauté*. Napoléon n'aima pas Cherubini; ne serait-ce pas là le motif de l'espèce d'aversion dont l'Empereur ne put jamais se défendre contre l'artiste? A la création du Conservatoire de musique, Cherubini fut nommé inspecteur général de l'enseignement. En 1816, sous la Restauration, il succéda à Martini comme surintendant de la musique du Roi. A ces fonctions, qu'il conserva sous Charles X, vinrent bientôt s'joindre celles de directeur du Conservatoire.

L'Institut lui ouvrit ses portes et le Roi le nomma officier de la légion d'honneur. C'est à dater de ce moment qu'il se voua à la musique religieuse, son plus beau titre de gloire. Détourné du théâtre par le succès éclatant de Rossini, il se livra exclusivement à ce genre de composition. Ce qu'il écrivit pour la chapelle de Louis XVIII et de Charles X est prodigieux. Messes, hymnes, motets, requiems, cantiques, litanies, prières, donnèrent à son nom un nouveau retentissement.

« Comme homme, dit M. Miel, il était irritable,

nerveux, emporté, bizarre, mais toujours bon et presque toujours juste; sa longue gestion au Conservatoire lui a mérité, en définitive, l'estime de tout le monde, et sa rudesse ne lui a fait perdre l'attachement de personne. »

Il mourut à quatre-vingt-deux ans, dans toute la lucidité de sa pensée, en composant un motet. Nous ne donnerons pas le titre de ses ouvrages. Le nombre en est immense et peu d'entre eux méritent une mention particulière.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE X. — 1 à 3, Parure au plumetis — 4, Écusson avec A.—5, N. O., avec écusson — 6 à 8, Parure au plumetis — 9, L. B.—10 à 12, petites garnitures — 13, D. A., enlacés, avec couronne comtale — 14, A. C., avec couronne comtale — 15, Mouchoir avec écusson et H. C., enlacés — 16, N. O. — 17, Pelote avec P. E. — 18, Mouchoir avec écusson et I. — 19, A. V., enlacés — 20, L. H. — 21, L. L., dans un écusson — 22, E. L.

COTÉ DES PATRONS.

23, I. D. A. — 24, M. H., dans un écusson — 25, A. T. — 26 et 27, Ménagère — 28 à 30, Rouleau de serviette — 31, Étoiles au crochet — 32 et 33, Coussin au tricot brodé — 34 et 35, Bonnet paysanne — 36 et 37, Patrons de la jardinière du mois de septembre — 38, Corset d'enfant — 39 à 42, Veste zouave.

Jeanne à ses Amies.

Oni, c'est à vous, chères amies, que je m'adresse aujourd'hui, et non point à Florence, qui court encore le monde. Oh! rassurez-vous, j'en ai eu bien soin! Ensemble, nous avons quitté la plage de Dieppe, et je la sais très-heureuse à l'heure qu'il est, en un bon vieux château de la riantة Touraine, séjour de paix où elle va finir ses vacances, au sein de l'amitié, en évoquant doucement ses souvenirs de voyage.

On a tant besoin de se retrouver dans un milieu tranquille, après cette vie des bains si agitée, si multiple, à Dieppe surtout!

Non que je veuille médire de cette bonne ville, si riche en ressources de toute nature, et qui sait, avec tant de grâce, faire les honneurs de sa plage.

Bien au contraire, car Dieppe est, à mon avis, la ville d'eaux telle qu'on peut la rêver, calme et bruyante, solitaire et fréquentée, avec son casino, ses bals, ses conciers, pour ceux-là que tourmente toujours le besoin d'agitation et de plaisirs; avec sa jetée, son phare et ses falaises pour les poètes et les rêveurs.

Qu'elles sont belles, ces hautes falaises, et que nous aimions à les escalader en nous accrochant à leurs herbes touffues! Et je ne parle pas de celles que couronne le château si fièrement assis : de là,

sans doute la vue ne laisse rien à désirer, et l'aspect de la plage, les évolutions des baigneurs, l'animation de la terrasse et des jardins forment, avec l'ensemble de la ville aux toits aigus et rougeâtres, un tableau pittoresque autant qu'animé.

Mais les vraies falaises, celles d'où l'œil embrasse les côtes normandes, c'est au delà du Chenal, au nord du petit port de Puy, qu'il faut les aller chercher. C'est d'elles que Joseph Autran, dans ses poèmes de la mer, a dit :

Là se dérouleront devant vous des arcades,
Des voûtes, d'où les eaux retombent en cascades,
Des grottes dont les blocs, minés et crevassés,
Pendent affreusement sur ses fronts menacés.
Marchez toujours : la roche aux assises énormes
Affecte des aspects, des caprices, des formes
Tels que le voyageur se demande, surpris,
S'il n'a point dans un songe égaré ses esprits.
Quelles sont, pense-t-il, ces triomphales arches ?
A quelle nécropole aboutissent ces marches ?
Dans ces vides obscurs, vois-je les cachots noirs
Que les rois féodaux creusaient sous leurs manoirs ?
Une arène m'invite à ses bancs circulaires :
Rome eut-elle en ce lieu des fêtes consulaires ?
Ses combats de lions et de gladiateurs
Prenaient-ils sur ce bord les flots pour spectateurs ?

Par intervalle, un bruit sort des cavités sombres :
Est-ce un bruit d'eau qui pleure ? Est-ce le chœur des
Des naufragés anciens la voix, sous ce rocher, [ombres ?
Redit-elle aux vaisseaux : Gardez-vous d'approcher ?

De là Dieppe n'est plus visible, et sans la jetée qui trahit, en s'avancant, la présence de l'homme, sans cette voile qui, tout à l'heure, n'était qu'un point et que nous voyons maintenant cingler vers le port, nous aurions, de ces hauteurs, une idée complète de l'infini avec son calme et sa grandeur.

Ah ! chères amies, que l'on se sent petit devant un pareil spectacle, et comme on comprend cette foi du marin si humble et si ardente, et sa confiance sans bornes en l'étoile de la mer, et ces *ex-voto* suspendus au retour dans la nef de la chapelle !

Il était beau, il semblait grand, il occupait dans le port une large place, ce joli navire ; mais le voici qui part, ses voiles se gonflent, tout l'équipage est sur le pont ; péniblement halé par des femmes et des enfants, il s'avance, il a tourné le môle, le voilà en pleine mer : qu'il est petit maintenant ! Et ces matelots dont tout à l'heure vous admiriez l'adresse et le courage, le calme et la vigueur, où sont-ils à présent ?

Encore quelques instants, et le goéland, rasant les flots, formera dans l'espace un point que peut-être vous confondrez avec lui.

C'est le soir, surtout, que nous aimions à voir partir les bateaux de pêche. Silencieuses et recueillies, nous laissons nos regards errer de l'horizon sans fin à la lumière du phare qui paraissait et disparaissait ; mais tout à coup un bruit de rames interrompait notre rêverie : à nos pieds, glissait une voile sombre, rasant les murs de la jetée, et laissant après elle ce bruit doux et monotone que nous écoutions encore après que la barque avait disparu dans les ténébres.

Et quand le vent s'élevait tout à coup, et que la mer, devenant houleuse, envoyait à nos oreilles ces notes tantôt plaintives comme un gémissement, tantôt terribles comme la tempête, quelle tristesse s'emparait de nous en pensant aux marins en danger, aux angouisses de leurs femmes demeurées sur la plage !

Un jour, c'était à l'équinoxe, la mer était devenue tout à coup furieuse ; les barques, sorties pour la pêche, cherchaient en vain à rentrer dans le port, les lames venaient en grondant battre les galets.

Sur la grève régnait une grande animation : une vingtaine d'enfants, à moitié nus, cherchaient, avec des cordes et des harpons, à ramener à eux un large débris, une énorme épave que la lame apportait et reprenait tour à tour, comme s'il lui en eût coûté de se séparer de cette proie qu'elle gardait depuis un long temps. C'était une partie de pont d'un navire dont les madriers, fixés solidement l'un à l'autre, résistaient encore au choc des vagues. A quelle époque remontrait le naufrage ? qu'était devenu le vaisseau dont cette ruine avait fait partie ? c'est ce que se demandaient les vieux marins, en interrogeant, non sans émotion, les coquilles et les algues implantées sur ce pont, lorsque, à force d'adresse, le harpon, profondément entré dans ses flancs, eût permis de le tirer au rivage.

La vue de ce pauvre débris me rappela ces mots du vieux Shakspeare, à la vue, sans doute, d'épaves semblables : « Je m'imaginai voir les effrayants débris de mille naufrages, des milliers d'hommes que rongeaient les poissons, des lingots d'or, des ancres énormes, des monceaux de perles, des pierres précieuses,

d'inappréciables bijoux semés çà et là sur le lit des mers. »

Puis nous quittions la jetée, mais pour y revenir le lendemain, et d'autres idées s'éveillaient alors en nous : ce n'étaient plus de chétives barques allant chercher, en affrontant mille dangers et beaucoup de fatigue, le poisson dont, au retour, on offrirait peut-être un vil prix ; c'était le paquebot, avec ses hélices rapides, au pont chargé d'une foule élégante, qui volait vers les plages de Newhaven ou de Brighton.

Spectacle tout autre, mais encore intéressant. O mer ! que tu es belle, que tu es grande, et quel mystérieux aimant se cache dans tes vagues qu'on ne peut quitter, soit que, d'un bleu d'azur, frangées d'argent, elles viennent mollement mourir sur le sable, soit que, d'un vert sombre, elles s'élèvent comme de hautes murailles et retombent écumantes, en grondant sourdement comme le tonnerre !

La mer, au reste, et ses aspects variés, n'est pas le seul tableau qu'offre Dieppe aux baigneurs.

Vous le savez, chères amies, la terre est riche, généreuse, en Normandie. C'est une nourrice qui dispense largement à ses enfants les trésors d'une vie puissante. Aussi quelle richesse, quelle abondance dans cette vallée de Varengeville ! on dirait que la terre, en présence de l'Océan immense, veut montrer à son tour que Dieu l'a créée grande et féconde : aux plaines azurées auxquelles les marins du Poët vont demander, avec la pêche, leur pain quotidien, elle oppose ses champs dorés, et ses prairies verdoyantes qu'animent de superbes troupeaux.

Et comme si rien ne devait manquer à cette belle nature pour qu'elle fût complète, et donnât de la puissance de Dieu une idée digne de lui, derrière ces mamelons fertiles, ces prés si bien arrosés, se cache une forêt ombreuse, aux allées pleines de mystère, aux réduits enchantés. Là n'arrive plus la brise de mer, mais l'air est tiède et tout embaumé des senteurs de la bruyère et du serpolet. Là, il est doux de s'oublier dans une intime causerie avec un bon livre.

Et quand le corps est reposé, l'esprit rafraîchi, l'âme toute réjouie, qu'on rêve du paradis terrestre et de la nature vierge, on fait quelques pas, et le moyen âge, avec ses œuvres marquées au coin de la grandeur et de la force, vous apparaît tout à coup.

Sur cette colline, et dominant toute la vallée, un fier donjon élève ses masses imposantes, ses hautes murailles, derrière lesquelles se retranchait le seigneur d'Arques, quand l'ennemi couvrait la plaine et remplissait les fossés.

Il est maintenant bien déchu, ce vieux château d'Arques que le lierre enveloppe comme d'un vert linceul : ses murs démantelés, ses créneaux disparus, ses escaliers en ruine, ses tourelles d'où s'échappent, en criant, des nuées de corbeaux, ce pont-levis qui ne s'abaisse plus, et ces pans de murs tombés dans le ravin, tout parle du passé, tout rappelle cet âge de fer, si loin de nous.

On est heureux, après avoir visité ces ruines et couru sur les talus que recouvre une mousse fine et glissante, de retrouver, entre deux collines, une échappée de la mer, et d'entendre la cloche de cette jolie église si délicieusement éclairée, cette Lanterne de France comme on l'appelait jadis, et dont le jubé à lui seul mériterait une visite.

Tel est le pays dieppois, mes belles demoiselles, et toutes celles d'entre vous qui ont pu, comme Jeanne et Florence, l'admirer à loisir, trouveront que l'éloge, loin d'être exagéré, est incomplet peut-être, puisque de son établissement splendide et de son casino, de ses bals et de ses concerts, je n'ai absolument rien dit : tant d'autres en ont parlé avant moi ! Oui, il fait bon vivre sur ce petit coin de terre, mais il fait bon aussi à Paris, le 1^{er} octobre.

Qu'on est heureux de le revoir alors, ce cher Paris, et d'y retrouver les amis perdus depuis longtemps !

Sans doute, la Seine n'est pas un Océan, ses quais n'ont ni la majesté des falaises, ni les brises vivifiantes de la mer, et son cours paisible ne peut, en aucune façon, donner l'idée du flux et du reflux. Ses canotiers ne me plaisent pas comme les vieux marins tout hâlés et tout imprégnés de goudron. Pourtant j'aurais grand tort de les déprécier, nos canotiers parisiens, qui ont su tenir si haut le guidon de notre grande ville aux régates dieppoises. A la rame, comme à la voile, sur les yoles comme sur les bateaux pontés, ils ont remporté le prix, et le joli nom d'*Abeille de Paris* a été accueilli par des salves d'applaudissements.

N'êtes-vous pas fières de ce succès ? Oui, sans doute, et vous avez raison. Paris n'est-il pas la ville entre toutes les villes, la cité laborieuse, active, intelligente, qui pense pendant que les autres se contentent de vivre ?

Il y a quelques semaines, elle prodiguait ses éloges et ses récompenses à ceux qui avaient offert à leurs semblables la fleur de leur esprit et de leur cœur, de belles œuvres et de bonnes actions.

Et pendant que, dispersées de tous côtés, vous cherchiez, avec le repos, des distractions et des plaisirs, elle, toujours vaillante, toujours debout et éveillée, vous préparait pour le retour d'utiles surprises, de précieux travaux.

Témoin ce livre que je viens de trouver en rentrant, et qui me promet pour cet hiver de bonnes soirées, les *Lectures historiques*, de M. Raffi (chez Durand, libraire, rue des Grès).

Cet ouvrage, attendu depuis longtemps, me semble le complément de vos études, et je n'hésite pas à vous le recommander d'une façon toute spéciale, sûre à l'avance des excellents fruits que vous en retirerez. Il comble une lacune dans l'enseignement des jeunes filles, nous permettant de relire notre histoire, non plus dans des abrégés dépouillés de charmes, ou dans ces volumineux ouvrages réservés aux érudits, mais de l'étudier dans les œuvres des grands historiens, depuis Moïse jusqu'à Bossuet, depuis Hérodote jusqu'à Augustin Thierry.

C'est un miel très-pur, la fine fleur de l'histoire que vous offre ce livre composé de morceaux choisis avec autant de goût que de prudence, puisés aux sources mêmes, traduits, quand il s'agit d'auteurs anciens ou étrangers, avec une fidélité scrupuleuse et merveilleusement adaptés à chaque époque qui se trouve, en outre, très-habilement résumée dans d'utiles tableaux chronologiques.

Sur ce, chères amies, après vous avoir remerciées de tout ce que vos lettres renferment de gracieux au sujet de ces petites gravures coloriées, propres aux impressions de toutes sortes, et si bien accueillies de vous, je viens rappeler à celles d'entre vous qui ont

rapporté de la plage une collection de beaux galets, que vos gravures se prêtent à merveille à leur décoration ; ils pourront, de la sorte, faire de charmants presse-papiers. C'est une nouvelle application de l'ingénieux procédé de M. Dupuy.

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 3, PARURE au plumetis et point de sable, ou broderie à la minute.

1, Col.

2, Manchette.

3, Garniture assortie qui peut servir pour manche large.

4, Écusson avec A., fantaisie plumetis et point de sable.

5, N. O., anglaise ornée avec écusson, plumetis et point de sable.

6 à 8, PARURE au plumetis au point de chaînette ou encore en application.

6, Col.

7, Manchette.

8, Garniture assortie.

9, L. B., anglaise ornée, plumetis.

10, 11 et 12 PETITES GARNITURES, plumetis ou broderie à la minute et feston.

13, D. A., enlacés, anglaise avec couronne comtale, plumetis.

14, A. C., romaine ornée, avec couronne comtale, plumetis.

15, MOUCHOIR avec écusson et H. C., enlacés, plumetis.

16, N. O., anglaise ornée, plumetis.

17, PELOTE avec P. E., anglaise fleurie, plumetis.

18, MOUCHOIR avec écusson et I., anglaise, plumetis.

19, A. V., enlacés, fantaisie, plumetis.

20, L. H., anglaise, plumetis.

21, L. I. dans un écusson, anglaise, plumetis.

22, E. L., anglaise fleurie, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

23, I. D. A., anglaise, plumetis.

24, M. H., fantaisie dans un écusson, plumetis.

25, A. T., anglaise, plumetis.

26 et 27, MÉNAGÈRE A SOUTACHER, sur peau, drap ou velours.

A la soutache on peut substituer, comme sur le dessin de la planche, un petit agrément en soie de couleur. Les rosaces peuvent se broder au passé, et des perles de jais ou d'acier recouvrir les petits pois du dessin.

Le numéro 27 donne le croquis de la ménagère montée.

Il suffit d'ajouter une doublure en taffetas ou en satin qu'on pique de manière à former des losanges ou des carrés.

On réunit ensuite deux des côtés par un surjet ; on borde d'une torsade et l'on rabat le troisième côté qui ferme la ménagère à l'aide d'un bouton.

Cette petite pochette est très-vite exécutée et très-commode pour serrer un petit ouvrage, crochet ou broderie.

28 à 30, ROULEAU DE SERVIETTE.

Nous donnons deux modèles de ces rouleaux.

Le premier, numéro 28, se fait en tapisserie, avec de la laine ou de la soie d'Alger; le deuxième, numéro, 29, se brode en soutache sur cuir de Russie.

Les deux modèles se montent de la même manière : on double la tapisserie ou le cuir de taffetas, faisant rabattre, comme bordure, le taffetas qu'on retient par une piqûre.

On ajoute le fermoir, dont le croquis numéro 30 donne une idée, et qu'on trouvera, ainsi que les fournitures, chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré.

Cet ouvrage de petite fille est une ressource comme objet de loterie et surtout comme cadeau de fête.

31, ÉTOILES au crochet. On commence ces étoiles par le milieu.

32 et 33, COUSSIN au tricot brodé. Ce coussin, dont l'effet est très-original, se compose de bandes de tricot rattachées entre elles par des surjets.

Ces bandes se font au point de jardinière, comme la mousse, et se montent sur 41 mailles. On fait autant de rangs qu'il est nécessaire d'en faire pour obtenir un carré.

Le carré étant achevé, on change de laine, prenant une autre nuance; on fait ainsi un deuxième carré, et l'on continue de la sorte jusqu'à ce qu'on ait obtenu la longueur qu'on veut donner à l'objet, coussin, tapis ou couvre-pieds.

La première bande finie, on en fait une seconde de la même manière, ayant soin de contrarier les nuances, et l'on réunit ensuite comme nous l'avons indiqué.

Le tricot terminé, on brode sur chaque carré le motif donné au numéro 33. Le numéro 32 indique l'agencement des nuances, nuances des carreaux, et nuances des motifs.

34 et 35, BONNET PAYSANNE. Ce bonnet se fait en mousseline ou en organdi, avec une garniture tuyautée, garnie d'une petite guipure ou d'une valencienne. La partie froncée est indiquée sur le patron numéro 34.

Le numéro 35 est le croquis.

36 et 37, PATRONS DE LA JARDINIÈRE, dont nous avons donné un croquis le mois dernier et qui s'exécute de la manière suivante.

Pour faire cette jardinière il faut une feuille de carton chêne, ou une feuille de bois, une demi-feuille de carton blanc à 30 centimes, des baguettes de fil de fer clair de la grosseur de celui dont on fait les tiges de roses (4 millimètres de circonférence environ), du papier vert, du papier bois, de la mousse, 1 mètre 50 centimètres de très-étroites bandelettes de cuir et une guirlande de feuilles ou de fleurs en cuir.

On taille en carton chêne trente-deux barrettes larges de 1 centimètre et longues de 9; le même nombre de bouts de fil de fer longs de 11 centimètres, et aussi trente-deux petites bandes de papier bois de la même largeur que les barrettes et longues de 12 centimètres. On colle (1) un bout de fil de fer entre une barrette et une bande de papier, de telle sorte que celles-ci dépassent le fil de fer de 5 millimètres à une extrémité, tandis qu'à l'autre le fil de fer et la bande de papier dépasseront la barrette de 2 centimètres.

(1) La meilleure colle pour tous ces petits travaux est la colle à fleurs, elle se compose de gomme arabique fondue à froid et de farine, en parties égales.

Toutes les autres barrettes ainsi préparées, on taille deux ovales de carton et un de papier de n'importe quelle sorte, pourvu qu'il soit mince, sur le patron n° 36. Autour de l'un des ovales de carton, on colle les barrettes, le carton *chêne par-dessus*, en appliquant sur l'ovale le bout de fil de fer qui dépasse, et, cela va sans dire, en espaçant bien également. On colle ensuite l'ovale de papier sur tous les bouts de fil de fer, puis le second ovale de carton et on place sur le bout quelque objet pesant qu'on laisse jusqu'à ce que la colle soit sèche. Alors on retourne l'ovale entouré de ses barrettes qu'on relève les unes après les autres. Pour cela, on appuie fortement les doigts de la main gauche sur le carton au pied de chaque barrette, tandis que, de la main droite, on relève la barrette en plant le fil de fer. Il faut faire en sorte de ne pas décoller. Le fil de fer doit être plié tout contre le carton. La barrette ne sera plus droite, mais inclinée en dehors, de manière à donner à la jardinière une forme gracieuse.

On fait une bande de carton chêne de 7 millimètres de largeur, de 67 millimètres de longueur; on les double de papier bois, et on l'applique sur le haut des barrettes qui doivent les dépasser de 1 centimètre; on la fixe avec la bandelette de cuir qu'on enroule de manière à embrasser les barrettes et la bande. Le haut de la jardinière doit avoir 5 centimètres de circonférence. On taille le patron n° 37 en carton : on en réunit les deux bouts par quelques points en croisant de 1 centimètre; on garnit le dedans de papier bois, le dehors de papier vert; sur le papier vert, on colle des brins de mousse qui doivent le couvrir entièrement. Ceci est l'intérieur de la jardinière; on lui donne la forme ovale en plaçant la couture à l'un des bouts, et, après avoir recouvert de papier bois le fond de la jardinière, on introduit l'intérieur qui se colle sur le fond. Le dessous de la jardinière se recouvre aussi de papier bois; ce papier doit remonter un peu sur les barrettes, puis on colle avec de la colle forte et à fleur du fond une bande de carton chêne comme celle du haut; sur celle-ci on colle, avec de la colle forte également, la guirlande de feuilles et de fleurs.

On comprend qu'il faut mettre dans cette jardinière une boîte en zinc ou en fer-blanc pour contenir l'eau.

Avec les mêmes matériaux on peut faire un contre-pot. Le procédé est absolument le même; il n'y a de différence que dans la forme et les dimensions.

38, COR-ET D'ENFANT de un à deux ans. Ce corset se fait en basin, se double de percale et se borde d'un petit ruban de fil. Il se lace derrière. Les épaulettes sont en caoutchouc de coton. A l'endroit des hanches, au-dessous des boutons indiqués sur le patron, on pratique deux petites fentes qu'on rattache l'une à l'autre à l'aide d'un double point croisé en petit cordonnnet de caoutchouc.

39 à 42, VESTE ZOUAVE.

39, Devant.

40, Dos.

41, Côté du dos.

42, Manches.

Ce zouave se borde d'un lacet au-dessus duquel on peut ajouter plusieurs rangs de soutache.

Ce nouveau modèle est commode et élégant.

MODES.

Le 1^{er} octobre est un mauvais jour pour madame la

Mode, mes belles demoiselles, et en dépit de ma bonne volonté, je ne puis répondre à toutes vos questions ni satisfaire tous vos désirs.

Des modes d'hiver, à l'exception des manteaux, il n'est heureusement point encore question; de l'été il serait ridicule de parler plus longtemps; quant à l'automne, c'est une saison mixte pour laquelle on ne prend pas la peine de faire des modes spéciales.

Toutes, vous allez rentrer à Paris, vos caisses remplies de toilettes, fraîches au départ, mais qui portent maintenant des traces trop visibles de votre séjour à la mer ou dans les montagnes. Il faut donc les restaurer les rafraîchir, les raccommorder même, car j'espère bien qu'il n'en est pas une parmi vous qui recule devant une reprise, et les ronces des chemins ont entamé sans doute plus d'une robe légère. Faites blanchir celles-ci, mais sans les empeser, et serrez-les pour l'année prochaine.

Quant aux autres, puisque le bord en est flétri et tranché, mettez dans le bas un large biais de taffetas garni en haut et en bas d'un gros liséré également en taffetas. Vous pouvez rafraîchir le corsage et les manches de la même manière, à l'aide de biais bordés de lisérés et posés en chevrons.

La ceinture suisse, toujours très en faveur, est fort utile aussi pour dissimuler à moitié un corsage un peu flétri.

Mais ce qui vous permettra d'user toutes vos jupes et de faire ainsi de notables économies, c'est la chemise en flanelle, bleue, rouge, pensée ou blanche.

Ces chemises ont été en grande vogue pendant toute la saison des eaux, et jouiront de la même faveur cet hiver, soit qu'elles s'appellent chemises russes, et se mettent avec la ceinture suisse, soit qu'elles affectent la forme *Garibaldi* et retombent, en bouffant, sur la jupe.

Dans l'un et l'autre cas, on les orne d'un point anglais en cordonnet blanc ou noir. Ce point tient lieu de piqure et garnit le col, les devants et les poignets des manches.

Pour enfants, petits garçons et petites filles, rien de plus commode. Il suffit d'ajouter une jupe de popeline à raies blanches et noires, bordée, dans le bas, d'une bande de flanelle de la même couleur que la chemise, retenue en haut et en bas par le point anglais dont nous parlions tout à l'heure, et l'on a un charmant costume de toute saison. En hiver, on ajoutera un paletot ou une casaque large. Une grande fille ne peut guère porter sa chemise de flanelle sans par-dessus; mais en ajoutant un petit zouave en drap, ou bien cette casaque large dont nous avons déjà parlé, elle a un charmant deshabillé du matin, une toilette de campagne fort gentille et surtout très-commode.

Pour les jupons, nous vous donnerons les mêmes conseils d'économie; vous le savez, mes chères enfants, les étoffes d'hiver, taffetas forts, velours épinglés, popelines d'Irlande, sont fort chères quand on les veut belles; et je vous ai conseillé plus d'une fois d'économiser le plus possible sur l'ornement d'une robe, mais jamais sur l'étoffe, dont la durée est en rapport avec le prix qu'elle vous aura coûté. Il s'agit donc de mettre de côté, à l'heure qu'il est, la somme nécessaire pour vous acheter, le mois prochain, une robe d'hiver, simple, mais qui puisse vous faire honneur jusqu'au dernier morceau.

Soyez donc raisonnables pendant le mois d'octobre;

contentez-vous de peu, vous réservant d'acheter en rentrant à Paris, un de ces beaux jupons que prépare pour vous madame Foucqueteau, faites quelques réparations à vos jupons laitière: borde-les d'un biais d'alpaga noir, lequel vous permettra de supprimer la partie du bord qui a souffert de vos excursions.

Quant aux chapeaux, il vous faudra absolument abandonner ces petits Tudors qui vous ont inspiré une prédilection si grande. Il est juste de dire qu'ils seynt à merveille aux visages jeunes et frais; mais, hélas! que de ridicules n'ajoutent-ils pas à la laideur et à l'âge mûr!

Donc, à la ville, revenez aux chapeaux fermés; reprenez, pour votre automne, ce chapeau de crin que vous aviez abandonné en partant; faites-le apprêter et garnissez-le d'un ornement de taffetas noir, égayé par un peu de taffetas de couleur, la doublure du bailet, par exemple, ou le milieu d'un chou ou d'une chicorée.

Pour vos soirées d'automne, rien de mieux que ces petits châles en laine, au crochet, dont on a fait, pour les bords de mer, un nombre si considérable. On les jette par-dessus une confection quelconque, en taffetas ou en drap léger, et l'on est sûr de ne pas s'enrhumer.

Pour petites filles, c'est un gentil vêtement qui, pendant quelques jours encore, dispensera du soin de se préoccuper des confections d'hiver, dont nous parlerons le mois prochain.

La gravure du mois vous renseigne sur ce sujet, d'une façon complète, et la grande planche de patrons vous donne le moyen d'exécuter ces modèles choisis chez Gagelin; nous n'avons donc rien à ajouter, sinon que les manteaux de drap, les grands collets surtout, se soutacheront beaucoup. On soutache le bord du vêtement, et souvent aussi on simule, avec la même broderie, une pèlerine de guipure; c'est nouveau et joli. Nous donnerons un dessin le plus tôt possible.

Les robes se broderont également, et nous avons donné plusieurs jolis dessins dont vous pouvez vous servir. Quant à la forme des manches, et des modifications du corsage, nous vous en entretiendrons le 1^{er} novembre, alors que madame la Mode aura dit son dernier mot.

Jusque-là, je vous souhaite, chères enfants, encore quelques beaux jours de soleil, rappelant à celles dont les bords de mer ont fait tomber les cheveux, qu'en employant la *Pommade vivifique*, en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu, elles seront sûres de les voir repousser en abondance, comme elles seront sûres de voir blanchir leur teint hâlé en faisant usage du *cold-cream*, de la même maison.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PETITS TRAVAUX

BLAQUE à exécuter sur cuir de Russie, avec applications de satin, retenues par des soutaches d'or. Au bord, un agrément de passementerie; au milieu du satin grosseile, un rang de perles de jais.

DESSIN pouvant servir pour pelote ou pour plomb. Le fond est en drap ou en peau; les applications en moire, en satin ou en velours, retenues comme à l'objet précédent pas une soutache d'or.

PORTE-CIGARES en cuir de Russie, découpé en ogives sur un fond de satin, avec perles et agréments de passementeries.

MÉNAGÈRE, PORTE-AIGUILLES, PORTE-CARTES OU DESSUS

DE LIVRE, à exécuter au passé sur fond de velours ou de drap.

ILLUSTRATIONS POLYCHROMES.

Ces deux bouquets peuvent servir à la décoration de presse-papiers, de porte-allumettes, de boîtes à épingles ou à allumettes. Nous rappelons aux abonnées que les explications relatives à l'emploi du procédé ont été données en Août, et que nous tenons au bureau, à leur disposition, des dessins variés, écussons, chiffres, etc., destinés à l'ornementation des bougies, objets de verre, d'albâtre ou de porcelaine.

Dans le cas où les décalques devraient être faits sur des objets de couleur, il faudrait au préalable recouvrir le dessin d'une couche de peinture blanche étendue au moyen d'un blaireau; cette précaution est utile pour faire ressortir le dessin qui, sans cela, paraîtrait pâle et sans éclat.

Cette couleur blanche se trouve chez tous les marchands de couleur et chez les peintres vitriers; on en enduit le dessin de manière à ce qu'il disparaisse complètement; puis, quand cette couche est sèche, on étend le vernis et on procède comme d'habitude.

On trouvera au bureau du Journal des feuilles enluminées de cette couche de couleur blanche.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE MANTEAUX.

Patron grandeur naturelle.

Hongrois. — 1, Dos.
2, Petit côté.
3, Devant.
4, Manche.

Ce manteau se fait en drap velouté ou en velours. Les manches et les revers sont bordés d'un gros liséré de satin. On peut ajouter des ornements de passementerie sur le col, les revers des manches, autour des poches, et d'autres formant jockey.

Patrons réduits au dixième.

Étoile. — 5, Apîcèment du dos.
6, Jupon.
7, Devant.

Ce manteau se fait en velours. Au bord de l'apîcèment du dos, on pose une haute guipure ou une dentelle. A l'apîcèment, on ajoute des étoiles en passementerie et un gland.

Magicien. — 8, Corps du manteau.
9, Manche.

Ce manteau se fait en poul de soie doublé de satin blanc avec glands et aiguillettes en passementerie.

Murillo. — 10, Dos.
11, Devant.
12, Manche.

Ce manteau se fait en drap, mais les revers et les grands losanges qu'on remarque sur la gravure de chaque côté du devant se font en velours.

Marchesa. — 13, Corps du manteau.
14, Capuchon.

Ce manteau se fait en drap, et se borde tout simplement d'un lacet de soie.

C'est par erreur que sur la gravure il est appelé Murillo.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — Manteau Hongrois en drap velouté avec ornements de passementerie. — Robe de taffetas. — Chapeau en taffetas piqué, orné sur le côté d'une plume venant former diadème.

Deuxième toilette. — Manteau Étoile en velours, orné d'une haute guipure formant garniture. — Robe de satin. — Chapeau de velours épinglé avec chou de taffetas orné d'une coquille de dentelle et d'une petite touffe de plumes.

Troisième toilette. — Manteau Magicien en poul de soie. — Robe de moire. — Capote de velours avec ornement de dentelle noire.

Quatrième toilette. — Manteau Marchesa, en drap avec revers et ornement en velours. — Robe de velours épinglé. — Capote de crêpe et velours.

Cinquième toilette. — Manteau Murillo, en drap, bordé d'un galon de soie. — Robe en reps. — Chapeau en taffetas gaufré, orné d'un long nœud d'où s'échappe une plume.

AVIS.

Un grand nombre de réclamations nous ont été faites au sujet des gravures coloriées que l'on se plaint de n'avoir pas reçues, et que contient cependant chaque numéro du journal; seulement, à cause de la petitesse de l'objet, les brocheuses ont pris soin de l'entrer assez profondément entre les feuilles pour qu'il ne puisse tomber, ce qui fait que plusieurs abonnées le cherchant avec la gravure de modes, et ne le trouvant pas, nous ont écrit pour le réclamer, avant d'avoir coupé leur journal.

PETITES GRAVURES COLORIÉES.

Nos abonnées ont fait un si charmant accueil à ces petites gravures coloriées, que nous croyons leur être agréables en leur envoyant une liste bien complète de toutes les applications qu'on peut donner à l'ingénieux procédé de M. Dupuy.

L'application de ces peintures peut se faire :

1° Sur toute espèce de boîtes à bijoux, à gants, à odeur, en bois de Spa, en acajou, en palissandre ou en ivoire, et sur tous les petits meubles en bois.

2° Sur les objets en laque, tels que tables à jeu, à ouvrages, buvards, porte-carafes, écrans, etc.

3° Sur des objets en satin, écrans, pelotes, sachets, porte-montres, corbeilles.

4° Sur tous les objets brodés à la main, tels que porte-cigares, porte-monnaie, portefeuille, sur lesquels on ménagerait des encadrements pour y appliquer soit des initiales entrelacées, soit des armoiries, soit des sujets Watteau, fleurs, etc.

5° Sur les petits objets d'étagère, en biscuit, en porcelaine, en cristal, en albâtre ou en marbre, tels que presse-papiers, coffrets, vases, etc.

6° Sur les couvertures d'albums ou sur des livres d'une bibliothèque.

7° Sur les objets en cuir, en toile unie ou en toile vernie, etc.

Voici maintenant pour les abonnées qui déjà nous ont fait des demandes de chiffres un aperçu du prix de ces objets qui se trouvent au bureau de notre journal.

Initiales simples, le cent, 15 fr.

— les deux cents, 20 fr.

— les cinq cents, 25 fr.

L'avantage est donc d'autant plus grand que le nombre d'initiales est plus considérable.

Avec une couronne héraldique, le prix des chiffres est augmenté de 2 fr. le cent.

Ces initiales ne pourront se faire que sur commande, et nous ne les livrerons que huit jours après en avoir reçu la demande.

Les sujets, fleurs, oiseaux, etc., se vendent par feuilles :

1^o Marquis et bouquelière, trente-deux à la feuille, prix : 3 fr.

Le quart de feuille, 1 fr.

(On ne délivre pas moins d'un quart de feuille.)

2^o Bouquets et oiseaux, quarante à la feuille, même prix.

3^o Bouquets, guirlandes de fleurs, papillons et chimères assortis, d'une grandeur de 1 à 11 centimètres, plus de cent à la feuille, 4 fr.

Le quart de feuille, 1 fr. 25 c.

4^o Petites fleurs anglaises.

5^o Grandes fleurs, *idem*.

6^o Bouquet rond, grandeur d'un fond d'assiette.

7^o Oiseaux d'environ 10 centimètres.

8^o Froits, grandeur d'environ 10 centimètres.

9^o Guirlande d'amours, genre Watteau.

Tous ces modèles à raison de 3 fr. la feuille.

Le quart de feuille, 1 fr.

Le mois prochain nous pourrions compléter ce catalogue, qui permettra aux abonnés de faire, à peu de frais, de charmantes surprises pour Noël et le premier janvier.

ÉPHÉMÉRIDES

29 OCTOBRE 1793. — MORT DE BARNAVE.

Député du Dauphiné, Barnave se fit remarquer à la Constituante par son éloquence, son instruction et son caractère modéré et conciliant. — Il aimait les principes constitutionnels, mais il révérait aussi le roi et la famille royale; plusieurs fois il essaya de les sauver par ses conseils, et ses relations avec la cour ayant été découvertes par Danton, il fut désigné à la

fureur des révolutionnaires. On l'arrêta à Grenoble; il passa quinze mois dans une prison de cette ville; mais ses ennemis ne l'avaient pas oublié, l'ordre arriva de le faire conduire à Paris. Il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. — Il subit son arrêt avec fermeté, à l'âge de trente-deux ans.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : A bien faire, fort il y a.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Victor Schœder

1^{er} Juin 1861

29^e année

JOURNAL DES JEUNES PERSONNES

Toilettes d'Été

*Rédacteurs: M^{me} Guyot-Chapuis et M^{me} Souvignier.
Lithographes: M^{me} Schumacher à S^t François de Sales.
Bureaux de l'Administration 2 rue S^t Dominique S^t Gⁱⁿ*

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Un an 10^f

Dép^t 72^c

